Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 79 — 7 JUILLET 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

L'EGLISE A L'HEURE DE PAUL VI

VOILA qui est fait. Le cardinal Montini, « l'archevêque rouge » de Milan, a déjà pris le nom de Paul VI.

Cela confirme ce qu'on avait dit auparavant : Jean XXIII, ses encycliques, la convocation du Concile, la ligne suivie par le dernier Pontificat, n'était pas l'œuvre d'un homme; elle n'était pas tracée par la volonté d'un seul homme, aussi puissant que cet homme semblât : elle était, elle est, la conséquence d'une politique dûment réfléchie et répondant aux besoins universels de l'Eglise.

Montini n'aurait pas été élu Pape — le vote fût d'une rapidité étonnante — si tout cela n'avait pas été prévu et décidé de longue date.

Quel clan mène aujourd'hui la danse dans le monde catholique? On se le demande. Certains affirment que les jésuites, une fois encore, ont repris les rênes. On avait aussi dit que les jésuites étaient derrière le Pape Pacelli; plus tard, qu'ils étaient derrière les Missions de France et l'essai des prêtres ouvriers; cet essai et les hommes qui le tentèrent furent brisés en quelques mois par la volonté de Pie XII. Tout cela ne veut rien dire : les jésuites, fidèles à leur principe — la fin justifie les moyens — peuvent changer de direction et suivre aujourd'hui une ligne abandonnée le lendemain pour en suivre une autre, jugée plus adéquate.

A ce qu'il semble, les deux forces en puissance dans le sein de l'Eglise, ce ne sont plus jésuites et dominicains, mais jésuites et « Opus Dei ». Chose curieuse : les deux ordres ou les deux puissances furent fondées, à leur origine, par des Espagnols : Ignacio de Loyola et Escrivà de Balaguer, l'un Basque, l'autre Aragonais.

Peut-être s'agit-il, tout simplement, de l'endroit et de l'envers d'une même médaille; peut-être y a-t-il réellement divergence de vues. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que l'Eglise connaît, elle aussi, des luttes secrètes; les hommes s'y affrontent et se livrent les batailles les plus silencieuses et les plus cruelles... Sans doute est-il révolu le temps où le poignard et le poison des Borgia et des Médicis s'échangeaient dans l'ombre et les Papes et leurs favoris passaient de vie à trépas avec une facilité déconcertante, mais, en tout cas, demeure la lutte pour l'influence et pour le triomphe d'un courant dans l'Eglise.

Les faits nous montrent aujourd'hui que le courant « moderne » a triomphé à nouveau et que le cardinal Montini, comme hier Angelo Roncalli, est l'homme qui doit poursuivre une politique de reconquête des masses ouvrières, d'arbitrage moral, de coexistence pacifique avec le monde protestant, le monde communiste, les peuples de couleur et l'Islam tout entier. Khrouchtchev et Nasser se sont empressés de leur adresser des télégrammes de félicitation et les protestants anglais n'ont pas manqué d'exprimer leurs vœux au nouveau Pape... Franco non plus, d'ailleurs, malgré le peu de sympathie que le franquisme a pour l'ancien archevêque de Milan.

Mais Paul VI, fin diplomate, maintient au poste de Secrétaire d'Etat Amleto Cicognani, bien aimé des fascistes espagnols, presque aussi aimé que Monseigneur Antoniutti. La diplomatie est toujours nécessaire et la Curie romaine a plusieurs cartes dans son jeu.

L'Eglise, à l'heure de Paul VI, est décidément engagée dans un courant « rénovateur ». La « nouvelle vague » catholique a gagné et les catholiques progressistes, les démo-chrétiens, le clergé français, le clergé allemand, le clergé hollandais et le clergé belge sont les grands vainqueurs de l'heure.

Il faut s'attendre à un foisonnement de syndicats chrétiens, de missions ouvrières, à une floraison de Presse catholique engagée à gauche, antifasciste, révolutionnaire, etc., etc. L' « apertura à sinistra » est maintenant chose faite. L'Eglise marque le pas, prudemment, comme toujours, jouant de plusieurs cordes à la fois.

Mais les peuples ne pourront facilement oublier — du moins notre devoir est de le leur rappeler — que l'Eglise, avec Pie IX, Léon XIII, Benoit XIV, Pie X, XI et XII, Jean XXIII ou Paul VI, est et restera éternellement la même; fidèle au même immuable principe : diviser pour vaincre; tout faire pour dominer. Dominer les corps et les âmes; posséder les biens matériels comme les biens spirituels. Et, pour ce résultat, le choix des moyens, pour Saint Augustin, comme pour Saint Dominique, pour Saint Ignace de Loyola, comme pour Escrivà de Balaguer, non sanctifié encore, ne fut jamais, n'est et ne sera pas un problème.

SOYONS SOLIDAIRES

Tous les ans, à pareille époque, je lance aux quatre vents un appel à la solidarité. Mieux encore : un appel au devoir que chacun d'entre nous a contracté envers les mutilés et invalides de la guerre d'Espagne en exil et que nous n'oublions que trop souvent.

Cette année, je me suis décidé à l'écrire en français, pour que tous les lecteurs de notre journal puissent en prendre note et apporter leur aide solidaire à un ensemble qui groupe amputés, aveugles, trépanés, malades chroniques et autres diminués physiques, qui sont le plus vivant souvenir de notre guerre et de l'héroïsme de notre peuple.

Les vacances approchent, nous allons partir plus ou moins loin pous nous reposer des efforts de toute une année de travail, mais nous ne devrions pas le faire sans nous souvenir de nos camarades qui n'ont pas la possibilité de mener une vie normale et qui se trouvent placés, de ce fait, sur un niveau d'infériorité. Penser à eux, les aider, faire notre devoir envers ceux qui firent le leur avec le plus grand esprit de sacrifice, est un geste qui est à la portée de nous tous et que nous devons avoir à cœur d'accomplir.

Si je vous disais que la vie d'un aveugle ou d'un amputé n'est pas la même que la nôtre, je ne vous apprendrais rien de nouveau. Vous le savez aussi bien que moi. Si je vous disais que nous avons pu nous placer dans le courant de ce qu'est la collectivité française et qu'en ce qui les concerne, ils n'ont pu le faire que dans une mesure très limitée, vous n'en serez certainement pas étonnés. Et si je vous disais que par rapport à eux nous avons tout, alors qu'ils doivent faire face à tout un ensemble de problèmes parfois douloureux, je sais qu'il vous sera très facile de le comprendre. Alors, le geste solidaire doit prendre la forme d'un devoir que nous ne devons ni méconnaître, ni oublier.

Je m'adresse à l'ensemble de nos organisations, du comité le plus représentatif au plus modeste des militants, dans l'espoir que cet appel à la solidarité sera entendu. Je le fais en espérant que la réponse ne se fera pas attendre et que nos mutilés et invalides, tous ceux qui gardent sur leur corps le souvenir de notre guerre, auront la joie de constater qu'ils n'ont pas été oubliés par leurs camarades de lutte et d'exil.

Depuis quelques années, plusieurs appels ont été lancés pour mettre en lumière le sort des mutilés et invalides et réclamer pour eux une solidarité agissante. Les résultats, malheureusement, n'ont pas été bien brillants. J'insiste donc, une fois de plus, parce que je pense qu'il arrivera bien un jour où chacun d'entre nous comprendra que l'aide destinée aux mutilés et invalides n'est pas une charge, mais un privilège; parce que je crois en l'homme et que je suis persuadé que tôt ou tard il a les réactions qui s'imposent et parce que, tout compte fait, je sais que l'être humain est toujours capable d'agir en fonction de ce qui est juste et nécessaire.

Aider les mutilés et invalides de notre guerre à supporter leur existence n'est que justice. Leur faire comprendre qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils peuvent compter avec une solidarité constante et positive est une nécessité. Il est de notre devoir de ne pas les décevoir et de leur apporter la chaleur fraternelle qu'ils ont si largement méritée et que nous devons leur accorder, avec la certitude d'agir dans le sens le plus favorable à nos idéaux et à notre dignité personnelle.

A. TARRAGO

Paris, juin 1963.

Note. — Vos dons à la Ligue des Mutilés et Invalides doivent être adressés à: **M. Alexandre TRAPERO**, C.C.P. Bordeaux 474-33 - Chemin Peyrettes, **MACAU (Gironde).**

Sectarisme incompatible avec l'aide au peuple espagnol

C'est sous ce même titre que nous avons lu sur le n° 147 de « Tribune », hebdomadaire du P.S.U., l'information et prise de position que voici :

A Lyon, vendredi 26 avril, à l'appel des syndicats C.G.T., C.F.T.C., F.O., F.E.N., U.N.E.F., des partis politiques (P.C.F., P.S.U., S.F.I.O.), radicaux, M.R.P.), de la Ligue des Droits de l'Homme et de nombreuses autres organisations, deux mille cinq cents personnes rendaient hommage à la mémoire de Julian Grimau.

Au nom du P.S.U., Suzanne Gerbe devait demander que la solidarité s'affirme plus nettement, notamment en boyottant le tourisme en Espagne, proposition qui fut chaleureusement accueillie par la salle.

Malheureusement, cette manifestation ne devait pas se terminer sans un incident qui en dit long sur le sectarisme dont font preuve certaines organisations à l'égard de certains mouvements des républicains espagnols. En effet, les responsables du mouvement anarchiste espagnol ayant fait parvenir au président de séance un communiqué, le représentant du parti communiste, Capiévic, intervint pour empêcher la lecture publique de ce communiqué. Inutile de dire que ce geste contredisait entièrement les souhaits d'unité et de solidarité émis au cours de son intervention par le représentant du P.C.F.

Quoi que l'on puisse penser du mouvement anarchiste, n'a-t-il pas payé aussi chèrement, par le sacrifice de milliers de militants, son droit de participation à la lutte contre la dictature franquiste? N'a-t-il pas, vingt-six ans après, lui aussi le droit de parler?

Ce geste du P.C.F. est d'autant plus grave que le mouvement anarchiste espagnol désirait simplement porter à la connaissance du public lyonnais le fait que trois jeunes Lyonnais avaient été récemment arrêtés en Espagne.

Depuis plus de trois semaines, ces jeunes gens sont emprisonnés et leurs familles pratiquement sans nouvelles d'eux. L'opinion publique française et internationale ne peut plus longtemps ignorer ces faits.

Un comité chargé d'obtenir leur libération a été constitué. Pour l'aider, envoyer vos fonds (ici l'adresse), afin de couvrir les frais de justice et d'avocats.

L'attitude du P.C.F. envers le mouvement anarchiste espagnol et de la C.N.T. se passe de tout commentaire. Nous prenons acte. C'est tout.

SERVICE D'INFORMATION C.N.T.

Alliance Syndicale de Sète

Sous l'égide de Force ouvrière, aura lieu, à Sète, le dimanche 7 juillet 1963, à 9 heures du matin, au cinéma Colisée, place Aristide-Briand, un grand meeting syndicaliste en faveur des travailleurs espagnols.

Ce rassemblement, de caractère régional, aura lieu sous la présidence du camarade Alexandre, secrétaire de l'Union départementale Force ouvrière de l'Hérault.

Les orateurs suivants y prendront la parole :

Gabriel VENTEJOL, secrétaire confédéral F.O.;

Roque SANTAMARIA, secrétaire général C.N.T.;

Pascual TOMAS, secrétaire général U.G.T.

Avec l'appui de Force ouvrière et animé par un même désir de progrès social, de justice et de liberté pour tous les peuples du monde, l'Alliance syndicale des travailleurs espagnols, affirme que le peuple d'Espagne est sous le joug de la dictature imposée avec l'aide de Hitler et Mussolini.

Depuis un quart de siècle, on assassine impunément pour le « délit » d'opinion et ce régime appelé national-syndicaliste, continue devant l'indifférence du monde « civilisé » en employant les méthodes de Torquemada comme dans les temps barbares de l'Inquisition pour étouffer la voix de l'opposition.

L'Alliance syndicale est l'héritière de tous ceux qui ont lutté pour la liberté.

Nous, exilés espagnols, nous crions que l'Espagne de Franco n'est pas notre Espagne, elle ne peut pas être la véritable Espagne.

(Suite en page 2.)

LE 21 JUILLET 1963 — PALAIS DES SPORTS
PLACE DUPUY — TOULOUSE
A 9 HEURES PRECISES

GRAND MEETING

DE PROPAGANDE SYNDICALE POUR LA LIBERTE DE TOUS LES PEUPLES OPPRIMES

Organisé par la VIe Union Régionale de la C.N.T.F.
(Section Française de l'A.I.T.)

ORATEURS :

Yves PEYRAUT
André RESPAUT
Federica MONTSENY, pour la A.I.T.
Présidence : **VIe Union Régionale**

Nous invitons cordialement tous les affiliés à la C.N.T. française et espagnole et tous les antifascistes, amis de la liberté et de la justice, à venir nombreux à cet acte.

TOUS A TOULOUSE AU MEETING DU 21 JUILLET!

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

La cabeza de Churchill y los pies de Nixon

LAS «Memorias» de Eleanor Roosevelt, que acaban de aparecer en los Estados Unidos y de las cuales extraen capítulos diferentes revistas y periódicos de Francia y de Inglaterra, nos enseñan cosas curiosas. A través de ellas sabemos, por ejemplo, cuales fueron las razones profundas — y hay que reconocer que harto mezquinas — que mantuvieron a Winston Churchill en una espectativa muy favorable a Franco. Decimos espectativa, aunque no fué tal: aunque ahora diga lo contrario, la realidad es que el viejo «tory», que no olvidó jamás sus «heroicas» excursiones contra el Fort Chabrol de los anarquistas ingleses a principios de siglo, estuvo desde el primer dia contra la República y contra la Revolución, que en su mentalidad, un poco estrecha, de aristócrata isleño se confundian lamentablemente.

Eleanor Roosevelt, recordando un sabroso diálogo, nos muestra un Churchill «engagé» contra nosotros por motivos que distan mucho de ser históricos. Nos relata, por ejemplo, que en una ocasión en que la señora Roosevelt se lamentaba de que no se hubiese ayudado al gobierno legítimo de España, Churchill la interrumpió, diciéndole:

— Usted y yo habríamos perdido la cabeza, si los republicanos hubieran ganado.

— Que yo pierda la cabeza no tiene importancia — exclamó Leonor.

— Pero yo no tengo más que una para perderla, que es la mia — gruñó Churchill, enfadado.

Asi pues, la actitud de Churchill, «que creyó en Franco hasta que Alemania e Italia fueron en su ayuda» — es decir, que creyó en Franco cuando ya Italia y Alemania habian acudido en su ayuda, porque esta ayuda existia ya antes del 18 de julio — estaba sobre todo motivada por un instinto de conservación muy desarrollado y un miedo cerval a las consecuencias del triunfo republicano, que, para el inglés conservador y de sangre azul, significaba el triunfo de la plebe y la destrucción de sus privilegios, acompañada, ¡como no! de una escabechina de aristócratas de la que no deberia salvarse nadie. ¡Grandes efectos de las pequeñas causas! Fué ese pánico, ese instinto de conservación desatado, ciego y sordo a la voz de la justicia y al respeto de todo derecho, lo que determinó la actitud frente al pueblo español de todas las fuerzas capitalistas y gubernamentales del orbe. Lo hemos dicho nosotros muchas veces, pero Winston Churchill lo expresó con frases gráficas, desprovistas de todo ornamento y sin buscar justificaciones leguleyas.

Ayer, el temor de Churchill y de todos los Churchill de Inglaterra, de Francia y del orbe, hizo que prefirieran el holocausto de la República española y del pueblo español, a la pérdida problemática e hipotética de unas cabezas que querian conservar no importa como... Por no perderlas, consintieron que perdieran la suya millones de seres humanos, mujeres y niños comprendidos, víctimas de la segunda guerra mundial. Víctimas civiles, como víctimas de los choques bélicos... Que en Dunkerque hubieran muerto muchos millares de soldados ingleses; que hubieran muerto en los campos de exterminio de Alemania seis millones de judios y cuatro de no judios; que hubiesen muerto 200.000 seres en Hiroshima y Nagasaki — todo ello a consecuencia de la guerra que no se quiso impedir, rompiendo los cuernos de Mussolini y de Hitler en España, ayudando a los que contra los tres fascismos se batian, es mucho menos importante que exponer a algún riesgo la preciosa cabeza de Winnie.

Lo triste es que, si entonces la cabeza de Churchill determinó la No Intervención y todo lo que ella significó y trajo, hoy los pies de Nixon, viajando por España y entrevistandose con Franco, son la segunda parte de mismo «ballet» de intereses en torno al mismo hombre.

Hoy, los pies de Nixon llevan a Franco las mismas seguridades que le garantizó el amor de Churchill por su cabeza. Traen a Franco la seguridad de que, si Kennedy es batido en las próximas elecciones, él, Nixon, superará con creces lo hecho por su gran patrón, Eisenhower... Por su parte, si bien Kennedy no llega hasta Madrid, allí ya fueron los pies de Stevenson a llevar al hombre del Pardo ciertas promesas en torno a la defensa de esos sacrosantos intereses que Rusia amenaza... Y que amenaza sobre todo el despertar de los pueblos, la toma de conciencia de las clases desposeidas, que hubieran podido desmandarse internacionalmente como consecuencia de la Revolución española y que podrian desmandarse de nuevo, alimentadas por el mito soviético o cualquier otro factor revolucionario.

Y el hombre del Pardo, plácidamente, espera que vayan a rendirle pleitesia y ofrecerle compensaciones, a cambio de sus preciosos servicios: asegurar las cabezas de Churchill y de todos los Churchill sobre los hombros de los grandes de este mundo, aunque para ello haya que matar «la mitad de España» o la mitad del mundo.

Federica MONTSENY.

Marginales

El romanticismo de Delacroix

Diriase que resulta desplazado, en un mundo donde impera el más abyecto materialismo, adoptar un lema que esté saturado de romanticismo, esto es : la exaltación del sentimiento, del amor a lo bello, a lo justo y a lo saturado de infinitas ansias de libertad. Aludir a ese espíritu romántico es nota discordante en un clima de desmesuradas ambiciones, donde, más o menos encubiertos, proliferan los Pouillon, dilapidando los millones con la mayor desenvoltura y ausencia de escrúpulos de orden moral.

Indudablemente, el aburguesamiento («burgués es todo el que piensa bajamente», decia Flaubert) por doquier, se propaga como una epidemia y hace estragos. Aducia Peguy la necesidad de «desemburguesar» a la burguesia. Seria admirable; asi como «desemburguesar» al proletario con apetencias burguesas. A esos que odian a los ricos, no por el hecho inmoral, de vivir expoliando a los demás bajo el amparo de las leyes; por el innoble origen de la riqueza, sino inducidos por un complejo de envidia, al no poder hacer lo que los ricos hacen.

En verdad que seria un desdoro para la especie humana si se justificara la pesimista, la desolada conclusión de que todo está perdido; de que no nacen, acá o acullá, destellos de ejemplaridad. Existen, brotan y destacan, lo que llamaba el malogrado Albert Camus, «islotes» en un oceano humano de vulgaridad y apetencias inconfesables. Son «islotes» que, de por sí, dignifican al ser humano, pese a toda suerte de abyecciones.

Hay un bello poema de Rubén Dario, «La Canción de los pinos», donde se hace un cálido elogio al sentido romántico de la existencia. El poeta lo expresa en estos versos:

«Románticos somos... ¿Quién que es, no es romántico? — Aquel que no sienta ni amor ni dolor, — aquel que no sepa de beso y de cántico, — que se ahorque en un pino: será lo mejor... — Yo, no, Yo persisto. Pretéritas normas — confirman mi anhelo, mi ser, mi existir. — ¡Yo soy el amante de ensueños y formas — que viene de lejos y va al porvenir!».

Se celebra este año el centenario de una de las figuras más representativas en el mundo del Arte: el centenario de Delacroix. Por su obra, por sus ideas; por su atormentado afán de introspección, que está plasmado en su «Diario», verdadera obra maestra literaria en su género, ha sido considerado un romántico.

Obtuvo el genial pintor el homenaje de lo más esclarecido de elementos intelectuales contemporáneos suyos: Escritores, poetas, artistas, críticos, expresaron su simpatia. Así Edmundo About manifestaba: «Delacroix es más que un pintor: se trata de un creador. Da vida. Su genio consiste en dar cuerpo a los relatos de la historia y a las ficciones de la poesia». Teófilo Gautier afirmaba que ningún otro artista como él alcanzó a reflejar las inquietudes, las aspiraciones de su época. Baudelaire ensalzó sus gustos depurados a tono con maestria en el pincel. Un escritor y crítico tan exigente como Taine, decia de Delacroix que se esforzó en buscar el más alto sentido de la tragedia humana en las obras de Lord Byron, en el Dante, en el Tasso, en Shakespeare; en Oriente, en la Grecia, en torno de su propio ambiente, buceando en el ensueño y en la Historia. La Georges Sand ensalzó la modestia del gran pintor; su espíritu refractario, desdeñando siempre hacer concesiones a la banalidad del ambiente que le rodeaba; su fervor de artista puro, insobornable. Octavio Mirbeau, de fibra anarquizante, puso en una de sus brillantes crónicas, de lírica entonación, hablando del autor de «Dante y Virgilio en los infiernos»: «Se puede seguir la marcha heróica de ese infatigable espíritu a través de todas las religiones, todas las historias, todas las poesias, toda las fantasias, todos los ensueños. Desde el Cristo que muere en la cruz, con los brazos ensangrentados, hasta la revolución desencadenada. Delacroix sigue el paso de la humanidad, fijando de un modo imperecedero etapas y horribles convulsiones».

Entre las manifestaciones, la abundancia de opiniones en torno a la pujante personalidad de Eugenio Delacroix con motivo de su centenario, no podia faltar la del Director del Museo Moderno, de Paris. No podia faltar la opinión de un preclaro escritor, crítico, ensayista, y poeta, como lo es nuestro amigo Jean Cassou; amigo de todos nosotros: los antifascistas españoles. En una de las más selectas publicaciones francesas, dedicada al Arte y a las Letras, escribe Cassou: «La concepción de la vida y del mundo, propios del romanticismo, puede, al igual que todo otro sistema de cultura, llevar implícito un humanismo y sabiduria. Tal es la demostración que Delacroix opone a los detractores del romanticismo. Delacroix es el maestro del arte romántico; el genio romántico por excelencia, al propio tiempo que ejemplo de orden y de estoicismo. De su obra, de su personalidad, se desprende una ética. ¡Y bien elevada!».

No por abundante es menos cuidada la obra pictórica de Delacroix; tan admirado por otro artista genial: aquel pobre Van Gogh, de vida triste, oscura, mísera, cada una de cuyas obras hoy se cotiza en millones. Delacroix tenia pasión por lo selecto; por el arte verdadero y perenne, que está por encima de esa fugacidad de modas inconsistentes. De ahí que amara el estilo, los trazos, el colorido y el sentido inquieto, rebelde, de un Goya.

Ponderaba Delacroix: «¡Qué poema admirable: el cuerpo humano!». Y en sus cuadros hace resaltar la belleza de las formas, en ocasiones, casi con la exuberancia de un Rubens, del cual era también admirador. Como los artistas de la antigua Grecia; como los grandes pintores que dieron realce al Renacimiento, en Italia, rinde admiración al desnudo. Asi lo evidencia en obras maestras como: «La entrada de los Cruzados en Constantinopla», «La masacre de Scio», inspirada en la heróica resistencia de los griegos ante los turcos. Cuando el gran poeta Lord Byron perdió la vida al querer ir a luchar en favor de la Grecia Eterna. La belleza agonizante de «Ofelia», lienzo inspirado en la tragedia «Hamlet», de Shakespeare. Y así tantas y tantas obras que se podrian citar y que guardan los museos del mundo.

Pero el romántico por excelencia; el Delacroix que ensalza la sublime insurgencia del pueblo, nos lo revela su obra: «La Barricada», donde vibrante heróica, gloriosa y temeraria, casi desnuda, con desgaire de lucha, una mujer, un simbolo: la Libertad, alienta y guia a los que combaten, en la calle, contra las mesnadas de los opresores. Se ha dicho que el mejor retrato; la más evocativa imágen de otro romántico: Federico Chopin, está en el cuadro que pintó Delacroix. En efecto, los trazos del músico genial que reflejó en la tela Delacroix revelan el drama de ese polaco, constreñido a abandonar la tierra amada que le vió nacer; revelan su concentrada, casi dolorosa, atención en pos de la inspiración; momentos en que germinaba en su fuero interno la maravilla de sus «nocturnos», saturados de dulce melancolia; el hechizo de sus «polonesas», en memoria de la tierra hollada por brutal invasor. Y también deja traslucir Delacroix a Chopin, hasta llevarle a la muerte.

Romántico al pintar; romántico al escribir. Su «Diario» evidencia que habia en Delacroix fibra de escritor. Amigo de la sinceridad, de la verdad, buscó hermanar la belleza del Arte con la bondad de la Moral, de esa moral «sin obligación ni sanción» que tanto nos ha hecho amar Guyau. El hecho de recordar a Delacroix, con motivo de su centenario, evidencia que existe una inmortalidad positiva: la obra que han legado cuantos han vivido dedicando esfuerzo y talento en favor de la Belleza, de la Bondad, de la Libertad.

FONTAURA.

Festival en Clermont-Ferrand

Catorce días después de su actuación en Limoges, o sea el 28 de abril 1963, volvíamos a estar ante nueva actuación del «Grupo Artístico Cultural» en la «Casa del Pueblo» de Clermont-Ferrand. En escena, la comedia dramática en dos actos de Enrique Beltrán: «*Ratones de casa rica*», seguida de un conjunto bien presentado de variedades. No nos detendremos en describir en detalle este festival folklórico-teatral, ya que, salvo algunos números, han aparecido reseñados por los compañeros de la Haute-Vienne, en «Le Combat Syndicaliste», número 244, correspondiente al 9 de mayo y sería incurrir en repetir lo mismo o parecido, razón por la cual diremos sólo algo sobre el festival anunciado.

Si bien es cierto que dicho Grupo Artístico obtuvo merecido éxito en Limoges el 14 de abril, no es menos verdad que lo supo conseguir igualmente ante el asiduo público clermontino, entre el cual se hallaban numerosos compañeros procedentes de Montluçon, Riom, Gerzat, Martres de Veyre y otras localidades y que, dicho sea de paso, llenó la espaciosa Sala de Fiestas.

Lo supo obtener porque además de perfeccionar y superar la puesta en escena de la comedia dramática y así el conjunto de variedades con algunos números nuevos, el escenario se presta a la distribución del original decorado que dió sentido a las escenas y vida a las actuaciones a todo el largo y variado «1900... 1963», y sobre todo porque jóvenes y adultos de ambos sexos en interpretación de la obra, como así los actuantes en variedades, pusieron en su cometido ese interés, ese entusiasmo y esa voluntad que les es tan peculiar y conocemos poseen con el sano interés de acrecentar el prestigio del G. Artístico. lo que ineludiblemente había de coronar en el éxito mencionado.

Lo que tiene todo ello suma importancia, habida cuenta que a través de actuaciones precedentes y en la que reseñamos, así como las posteriores, prestigian a la vez a la Confederación Nacional del Trabajo y a la Federación Ibérica de Juvent. Libertarias, de quienes es originario y moralmente se debe el «Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand y bajo cuyos auspicios actúa por medio de la Comisión de Cultura y Propaganda conjunta, sin inmiscuirse en el libre albedrío de la propia Comisión del Grupo en todo cuanto compete a ésta acerca de su desenvolvimiento interno, en lo concerniente a la puesta en escena y actuaciones con el cúmulo de actividades que se derivan de todo ello.

Y digamos sin gazmoñería: nuestro estimado conjunto de adultos y jóvenes de ambos sexos que forman parte de la «Troupe» clermontina, siempre y en todo momento han sabido interpretar la labor que está llamado a llevar a cabo el «Grupo Artístico Cultural»; inspirándose en esa misma labor cultural, social y solidaria que vienen continuamente desarrollando aquí, allá y acullá donde actúan.

He aquí algo de lo mucho y en consonancia que aún podríamos añadir, lo que hacemos por razones de espacio. Pero sí decimos que con esa voluntad, esa sentida inquietud, ese sentido solidario que tanto os caracteriza y nos es peculiar a todos a la vez, estamos seguros que el próximo 30 de junio conseguiréis otro bien merecido éxito con «Cuidado con la Paca» y de ese vuestro sentido y volutarioso esfuerzo se beneficiarán los enfermos, necesitados, ancianos e inválidos, así como aquellos que están privados de libertad y sufren en España las inhumanas consecuencias del despotismo clérigo-militar-franquista, existente desde hace un cuarto de siglo en la tierra que nos vió nacer.

CORRESPONSAL

Alliance Syndicale de Sète

(Suite de la page 1.)

Devant le monde, nous dénonçons la tragédie de notre peuple muselé et personne ne peut nous nier le droit d'aspirer à vivre sur une terre qui nous a vu naître, avec plein droit de citoyens libres et non pas comme des esclaves.

Les importants problèmes de l'actualité, que lesdits camarades traiteront, exigent que tous les **adhérents et sympathisants** des organisations libres fassent un effort pour que, avec leur présence ils donnent à cette mémorable journée tout l'éclat que la cause pour laquelle nous luttons, mérite.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de concentrer les forces qui permettront sans aucun doute d'obtenir le pain, la paix, la justice et la liberté et délivrera les peuples opprimés de ses bourreaux. Nous ne cesserons notre lutte tant qu'il restera un coin au monde qui ne respecte pas les DROITS DE L'HOMME.

Vive l'Alliance syndicale espagnole U.G.T., C.N.T., S.T.V.!

LE COMITE DE L'A.S. DE SETE.

REPORTAGES

Impresiones de un viaje a Méjico

Si bien es verdad que actualmente no se cambia de gobierno todos los días y que los movimientos revolucionarios son poco frecuentes, no es menos cierto que la situación, tanto política como económica, continúa siendo caótica. Ejemplo palpable lo presenciamos — durante nuestra estancia — a mediados de junio 1962, en el Estado de Morelos, quando 500 soldados, cumpliendo mandato del Estado federal, atacaron la morada de un candidato que proponía amplia reforma agraria, asesinándolo con su mujer y sus niños y convirtiendo la casa y cadáveres en ceniza.

Esta forma de proceder es corriente en Méjico, país donde la pena de muerte ha sido abolida; pero por el mero hecho de despojar a un turista de su radio portátil, el desgraciado indígena se expone a que lo tiren por la borda en viaje nocturno para que los tiburones terminen con sus huesos. En Acapulco, lugar turístico por excelencia, uno puede permitirse dejar las puertas del coche abiertas, sin temor a que le toquen nada. Por las zonas montañosas es muy distinto; las bandas a lo Diego Corrientes suelen parar los vehículos y arrastrar con cuanto pueden. Y en la misma ciudad de Méjico, hemos visto el cuidado con que se cierran con llave puertas y ventanas, para evitar que arramplen hasta con los muebles.

A nosotros todas estas cosas, ajenas a lo que estamos acostumbrados, nos han dejado un sabor amargo difícil de disipar, por mucho que tratemos de justificárnoslas. ¿Pero cómo podríamos jamás culpar al pueblo mejicano, cuando sabemos hasta qué extremo llega su pobreza? No hace muchos días leíamos en un diario local un reportaje sobre una aldea azteca, cuyos habitantes estaban todos enfermos debido a la malnutrición y falta de higiene. A la viruela, que siempre ha sido terrible peste en Méjico (durante el primer siglo de ocupación española esta enfermedad mató más de la mitad de la población) se han juntado la tuberculosis y toda clase de infecciones y hasta la decalcificación y deshidratación son corrientes.

Los salarios de los obreros son irrisorios. Un caminero de la metrópoli me ha dicho ganar 20 pesos; un oficinista en Acapulco 16 (un dólar = 12 P.M.) lo cual no les permite ni comer patatas y razón por la que han tenido que adoptar la tortilla de maiz, que tan bien nos describía hace algunos días el compañero C. de la Montaña, como plato nacional, de los pobres, bien entendido. Pena da ver en la ciudad de Méjico a las horas de las comidas las colas de gente esperando el turno a la puerta de cuchitriles inmundos, para adquirir la pitanza cotidiana.

Los compañeros nos informan que la mayoría de peones que vienen de los pueblos cercanos a trabajar en la construcción de la capital, comen y duermen en las mismas obras toda la semana. Desde luego, dormir en el suelo en Méjico es tan en uso como la sopa o el vino en Francia, si se tiene en cuenta que el 35 % de los habitantes no poseen cama para acostarse. He aquí el motivo del sueño crónico que padecen los mejicanos y que nosotros pensábamos era fantasía despectiva de los yankis, esclavos de la velocidad y del lujo, para ridiculizar la calma, la indolencia y la lentitud de quienes aún tienen el sistema nervioso lo suficiente equilibrado para poder viajar en los lomos de asnos, que muy lejos están de ser tan rollizos como Platero. Mas haciendo honor a la verdad, tenemos que decir es cierto: ¡Méjico es el país del Sueño! No importa el lugar por donde hayamos pasado, montañoso, desértico o en los mismos pueblos y ciudades, por todas partes se ven individuos, aquí y acullá, durmiendo profundamente.

La mayoría de extranjeros, particularmente los americanos, piensan que las razones de este fenómeno se deben al clima, pues saben que los mejicanos transplantados a Estados Unidos se convierten en hombres activos; mas hay que tener en cuenta el cambio de alimentación y condiciones de vida. Si fuese solamente el clima, el responsable de tal dejadez, nuestros compañeros que llevan viviendo en aquel país más de veinte años y que están ya aclimatados, sufrirían del mismo mal; por el contrario, todos los que hemos tratado conservan el mismo dinamismo que si viviesen en Francia o en Canadá. Pero nuestros compañeros emplean mucha más energía y tiempo para satisfacer sus necesidades, dejando de formar parte de la clase miserrima, de esa clase en la que los niños y las madres no se han puesto jamás zapatos, de esa clase que abarrota los hospitales y de la que todos los años sucumben 70 y 80 mil personas, víctimas de la diarrea, enteritis, tifus y toda clase de envenenamientos que el agua y los alimentos contaminados producen.

Por regla general, el emigrante es siempre más agresivo que el autóctono, lo mismo en Méjico, que en Canadá o el Brasil y esta agresividad causa resentimientos y fricciones entre los naturales y los recién llegados; más aún cuando los emigrantes se convierten en patronos, como suele ocurrir en Méjico y demás países latinoamericanos. Precisamente en una de las conversaciones que tuvimos con el muy cultivado compañero Castrejón, nos reprochaba la forma de ser que tenemos los españoles. Decía que pasamos la mitad del tiempo comiendo y la otra mitad preparando la comida y que además nos creamos tantas necesidades, que no podemos por menos de convertirnos en esclavos de nosotros mismos.

Posiblemente haya mucha razón en las palabras del compañero Castrejón; mas ellas no impiden sigamos pensando, el dinamismo y la acción constructiva, siempre que no sean desarrollados con fines particulares y crematísticos, no pueden más que ser saludables y beneficiar al individuo y a la comunidad.

No debemos olvidar, que si el exceso de ambición y agresividad engendran grandes males sociales, debido a la posible acumulación, la dejadez y la pereza causan también terribles daños a la sociedad. Terribles daños, que en Méjico se hacen sentir con toda pujanza; pues así como en los países del Norte vemos por todas partes estampado el sello de seres activos, en Méjico sucede todo lo contrario: los signos de la indolencia se reflejan por doquiera, la suciedad es señora, pese a que haya personas y lugares muy limpios, y hasta la pequeñez de las chozas en que habitan, demuestran el empeño que ponen los mejicanos en ahorrar esfuerzos.

Acracio ORRANTIA

LA SITUACION EN CUBA

VI. - Un régimen policiaco

La falta la libertad de expresión no se limita a los periódicos, revistas, radio y televisión.

Una reunión familiar puede ser espiada por el «Comité de Defensa de la Revolución» del barrio, y si alguien se permite hacer comentarios contra los dirigentes nacionales o contra los rusos, es acusado y registrada su casa, en donde pueden encontrarse más alimentos de los que el Comité entiende que deben guardarse en la casa, o más ropa o zapatos, o más dinero del que haga falta para el mes, y ya entonces el individuo detenido, es remitido de la Estación Policía a las prisiones militares y es juzgado por contra-revoucionario, juicio que a veces se demora meses. Lo mismo ocurre en plena calle o en los ómnibus.

Como el cubano es rebelde por naturaleza, y no se somete fácilmente a quedarse callado, son millares los que están detenidos, millares los que están cumpliendo condenas de diez, veinte y treinta años y varios millares han sido fusilados. El régimen Castro-Comunista ha fusilado más gente en cuatro años, que todos los gobernadores militares españoles y los gobiernos de la república en cuatrocientos.

Rara es la semana que no se fusila gente en la fortaleza de la Cabaña, en la Habana. Los detenidos en esa prisión sufren la espantosa tortura de oir los gritos desesperados o las palabras amargas de los que llevan a fusilar, y de sentir después las descargas de ametralladoras y la rúbrica del tiro de gracia.

¿Quienes son la mayor parte de los fusilados? ¿A que clase pertenecen?

Quizás lo duden muchos fuera de Cuba, pero la mayor parte de los fusilados son infelices campesinos que se incorporaron en un principio a la revolución o personas cuyas ocupaciones eran modestos empleos. Haber pertenecido a los cuerpos armados y haber renunciado a seguir en ellos, es el mejor pasaporte para ser fusilado en cualquier momento.

Fidel Castro **personalmente**, revisa la lista de individuos sometidos a los tribunales militares — compuestos por personas sin preparación intelectual ni moral — y él es el que les dicta las sentencias que tienen que aplicar. En esas condiciones se carece en absoluto de toda clase de garantías. Lo único que funciona es «la razón de Estado», y «la razón de Estado» es el criterio de Fidel Castro. En casos menores obra por su cuenta Raúl Castro, aplicando sentencias de acuerdo con la necesidad de infundir más o menos terror.

Sabida es la degradación a que han llevado esos individuos a la multitud, convirtiéndola en comparsas de sus barbaridades, y creando el lema ¡Paredón! ¡Paredón!

En la barriada de Lugani, de la Habana, se dió el caso de que a una señora, a cuyo hijo — un joven obrero — acusaron los de un Comité de estar implicado en la colocación de un petardo, de que convocaron los de un Comité a un mitin a la puerta de su casa. La pobre mujer, cuando oyó gritar en su propia puerta ¡Paredón! salió a la calle y enfrentándose a la autora de aquella salvajada, le dijo: «Procura que no fusilen a mi hijo; porque si a él me lo fusilan yo te mato a ti». No se lo fusilaron, pero lo condenaron, por suposición, a veinte años.

Sin garantías para ningún derecho individual, se quiere justificar todo esto con el sofisma de «la construcción del socialismo».

Nada más inexacto. Porque el socialismo, o es la máxima garantía para toda persona humana, o parafraseando al siempre recordado Martí «no vale una gota de sangre de nuestros hombres ni una lágrima de nuestras mujeres».

Escamotear el ideal socialista en esa forma es, no ya una estafa, sino una verdadera monstruosidad. Se pretende justificar todas las atrocidades, colocando sedicentes trabajadores, generalmente reclutados entre lo más ruin — individuos vagos, amorales, brutales hasta la exageracióón — en los puestos de «dirigentes». A eso se le llama la «dictadura revolucionaria de la clase obrera». En realidad es la «dictadura de la estupidez y de la barbarie». Y sus víctimas son principalmente los trabajadores, que se encuentran amarrados de piés y manos, sometidos a la esclavitud de por vida, y para mayor sarcasmo, en nombre de si mismos.

Para que se vea hasta que punto es esto cierto, piénsese en que no se ha fusilado en Cuba un solo millonario. Presos en el famoso desembarque de Playa Gisón, había un millar de hijos de los hombres más ricos de Cuba. Fidel Castro, obrando como los piratas de otras épocas, puso precio a su libertad y no fusiló a ninguno. Fusiló en cambio a unos cuantos pobres diablos sin dinero — alguno de los cuales era asesino notorio, pero no más que muchos de los que aplican la «justicia». No es que nosotros hubiéramos deseado que extendiera a aquellos muchachos su vesania criminal; pero es significativo, que no se decidiera a aplicarles el castigo que señalaba su código, castigo que aplica con tanta liberalidad, cuando se trata de infelices obreros o campesinos, cuyos padres no tienen a mano los medios para poder salvarles.

Justo MURIEL.

Desde Paris

Jose Maria Marti Feced

Ha muerto sin abdicar sus ideas. Nos separaba solamente el camino para llegar a la finalidad que perseguiamos los dos. Federalista por convicción, toda su vida estuvo repartida entre el Partido Federal y sus enfermos. Su clientela, tanto en Barcelona como en Francia, fué siempre la más menesterosa.

Martí Feced, nació en Aliaga (Teruel), en el año 1890; tenia, pues, 73 años; era el mayor de una familia de médicos y ejerció siempre en Barcelona, donde su hermano Carlos ejercía también. Sus hermanas, Manuela y Pilar, que en 1939 se refugiaron en Francia, volvieron a Barcelona en 1951. El buen Marti Feced se quedó solo en Francia. Soltero empedernido, su hogar era el dispensario de la Cruz Roja, y su familia, los enfermos que acudian a visitarse.

En una de sus últimas cartas me decia: «A pesar de los años pasados con penas y angustias, recuerdo muchas veces aquellos tiempos que ya se ven muy lejos en que juntos defendimos con coraje aquellos ideales, Vd. un chiquillo y yo, joven aún, pero el tiempo y los sufrimientos no han disminuido en nosotros los ideales». Amigo, soy ya viejo, las fuerzas van disminuyendo y el dispensario me da solamente para ganarme medianamente la vida».

¡Qué de recuerdos despierta en mi la muerte de este luchador! Era yo uno de los más Jóvenes del Partido Federal, en la edad en que se ponen las ilusiones en un credo y se cree en los hombres. De todos los que conocí, pocos siguieron el camino, tuvieron la fé y profesaron la honradez de éste médico, al que se le ofreció mucho y no quiso aceptar nada, al margen de su idea federalista.

Fué en el Partido Federal que conocí la C.N.T., de la que Martí Feced fué siempre ardiente defensor; fué entonces también que perdí la fe en las finalidades que el partido perseguia, a la vista de los métodos que se empleaban, pero jamás perdí la confianza en este gran luchador.

Con hombres de este temple, se puede confiar. Capaz de todos los sacrificios ante la palabra dada. En cierta ocasión me confiaba que se le habian hecho proposiciones muy ventajosas si queria ingresar en la «Esquerra» con su hermano Carlos. Rechazó indignado estas proposiciones que estaban en contraposición con su manera de ser.

Siendo General de la Cruz Roja Española en Barcelona y siendo yo también un simple camillero, me decia: «Le envidio a Vd., es en el fuego en donde se practica la verdadera solidaridad», no pensando quizás que él los salvaba una vez estaban los heridos en sus manos.

José Maria Martí Feced, gran amigo nuestro, hombre intachable, me inclino respectuosamente ante tus restos.

Jep D'ARANES.

Le bon vieux et la belle enfant

(Suite de la page 8.)

Dans « LE VIN GENEREUX », on fait la connaissance d'un homme qui ne supporte pas la boisson, mais, pour se prouver qu'il est un homme libre, s'enivre à l'occasion d'une noce. Au cours d'un rêve, cet homme généralement ligoté par un régime sévère, prend conscience de sa faiblesse devant la vie et il éprouve une sorte de culpabilité obscure.

« UNE FARCE REUSSIE » met en scène un pauvre gratte-papier qui est aussi un écrivain raté, le minable auteur d'un livre sans succès. L'un de ses amis lui fait une farce : il le présente au représentant d'un important éditeur allemand venu pour lui acheter les droits de traduction pour son ouvrage.

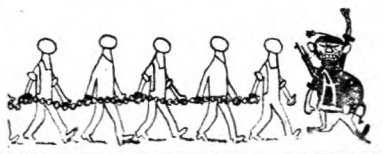
Fort heureusement, lorsqu'il apprendra que l'éditeur en question n'existe pas, l'auteur malheureux aura retiré de cette farce, par le jeu obscur des changes, un bénéfice substantiel. Il n'empêche que ses espoirs un peu fous auront été sérieusement mis à mal.

On le voit, les thèmes de ces nouvelles ne sont pas des plus réjouissantes : la maladie, l'ambition déçue, la mauvaise foi, la femme redoutable, voilà sans doute le reliquat d'une vie désabusée d'un auteur qui, jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, n'a connu que des échecs. Mais en revanche, la liberté avec laquelle il traite ces thèmes, la causticité de ces récits sont probablement la marque d'une toute nouvelle conscience en soi qui lui est venue avec le succès tardif.

Ce volume donne un aspect intéressant de la meilleure littérature italienne d'hier. Et lorsqu'on sait que les lettres italiennes contemporaines sont d'une richesse exceptionnelle, on comprend tout l'intérêt de ce document qui d'ailleurs possède par lui-même de quoi retenir l'attention de tous les amateurs de lettres.

J. B.

(1) Ed. du Seuil.



LE FRANQUISME...

(Suite de la page 8.)

revient toujours à ses premières amours, n'est-ce pas?

Mais ce que nous voulions mettre particulièrement en relief, en reproduisant les documents qui précèdent, c'est que le général Muñoz Grandes, aujourd'hui deuxième homme du régime et aspirant numéro un sans doute quant à la succession de Franco, avec la ferme intention de mettre un point final à l'étape de « libéralisation » du régime déjà commencée était, en 1942, le trait d'union entre Ribbentrop et Franco, l'homme qui, suivant les conseils du premier, acceptait la mission de convaincre le second, afin que l'Espagne se décide à entrer en guerre contre les alliés, non contre les Russes en particulier, mais contre les Anglo-Saxons.

Tel est l'homme en qui certains dirigeants des démocraties occidentales voient une garantie de loyauté et un remplaçant idéal de Franco.

Nous leur souhaitons bien du plaisir!...

SERVICE D'INFORMATION C.N.T.

COLLABORATION

Actualidad

LAS ELECCIONES SINDICALES

La C.N.S. — la organización de Sindicatos verticales, única existente en España — habia convocado elecciones para los dias 10, 11, 12, 13, 14 y 15 de junio, según comunicación de la Secretaria General del Movimiento de fecha 29 de marzo. Sin embargo, en Barcelona todavia se vo aba para elegir los enlaces sindicales — motivo de las elecciones — el día 21 de junio. ¿Por qué esa prórroga? ¿Es que no habian podido ralizarse antes, por ausencia de votantes... o de candidatos?

Según las noticias que llegan a nosotros por diferentes conductos, el fracaso en estas elecciones ha sido rotundo. En Vizcaya, en Asturias, en Cataluña, los obreros han desertado los lugares de voto. En Andalucia, según se nos dice, se ha recurrido a indignos procedimientos de coacción, para conseguir la presencia de los trabajadores en las urnas de cada empresa.

Pero no queremos referirnos a las noticias, que, procedentes de nuestros compañeros, llegan a nosotros. Preferimos referirnos sola y exclusivamente a lo que dejan traslucir las propias noticias oficiales. A este efecto, he aqui algunos datos, sacados de la lectura de la misma Prensa franquista, de los mismos datos facilitados por los organismos del régimen.

Por ejemplo, en Barcelona: el censo electoral, según estadísticas oficiales es de 800.000 trabajadores. El 16 de junio, fecha en que, teóricamente, las elecciones debian haber terminado, solo 103.092 trabajadores habian votado. Un dato concreto: En la casa Hispano Olivetti trabajan 3.710 obreros. Participaron solo en el voto — y es donde más asiduidad hubo — 2.533. Hubo, pues, 1200 abstenciones; un tercio.

En fecha 22 de junio se anuncia que las elecciones se han desarrollado en 17.795 centros de trabajo, con un censo de 733.779 electores. Aún no habian alcanzado el oomputo del censo total, siete días después de haberse terminado el plazo legal para las elecciones. Tampoco se dice qué cantidad de ese censo de electores participó en el voto, ni qué cantidad de abstenciones hubo.

Todo ello es sumamente significativo. Porque estos datos. siendo oficiales, es más que seguro que son falsos y exagerados. Ello no hace más que confirmar que ha habido muchas abstenciones, y ello pese a las coacciones de los sindicatos, del gobierno y de las empresas para hacer votar a los trabajadores.

Otro aspecto que tiene mucha importancia, es que, asi como la U.G.T. y la C.N.T., como Solidaridad de Trabajadores Vascos en Vizcaya, han distribuido hojas aconsejando a los obreros que no secundasen esa farsa electoral — a la vista tenemos dos, distribuidas en Vizcaya, firmadas por la Alianza Sindical — los comunistas, por el contrario, han aconsejado la participación en las elecciones e incluso han presentado candidatos para ser designados como enlaces sindicales, coincidiendo en la misma campaña con los falangistas.

El que, pese a tanta coacción y a tan turbias maniobras, los obreros se hayan abstenido de votar en gran número — sabemos, por ejemplo, que ha habido minas en Asturias donde, de 1500 obreros, han votado solo una veintena — demuestra dos cosas igualmente importantes:

La primera, que pierden el miedo a las represalias y que no están dispuestos a seguir siendo juguetes de la Falange y del Estado nacional-sindicalista. La segunda, que no siguen las consignas comunistas. Con lo cual se demuestra que los trabajadores, en Barcelona, de donde hemos dado la mayor parte de datos oficiales, y en las diversas regiones de España, en general, están contra los falangistas y contra los comunistas, no sirviendo los intereses ni de los unos ni de los otros.

Conclusión alentadora y que dice mucho a favor de lo que es la toma de conciencia de los trabajadores españoles, pese a los 25 años de terror y de dictadura.

Toma de conciencia que nos dice a todos cuán grande y cuán fructífera puede ser la labor realizada entre las masas asalariadas, si sabemos ser tenaces, inteligentes, hábiles en aprovechar las ocasiones y si cada día procuramos extender y acrecentar nuestra influencia en los lugares de trabajo y entre los trabajadores.

Porque es de la clase obrera de donde debe partir la acción que asfixie al franquismo y libere a España, restituyéndole todos los derechos y todas las libertades confiscadas por un Poder brutal y espúreo, impuesto a los españoles por la coalición del fascismo internacional.

Libres opiniones

Sobre la discrepancia

Si los dirigentes de partidos y ciertos otros aglomerados son indiscutibles y hasta intocables, en tanto quienes los maniobran así no lo ordenen; si los bonzos de todas las religiones son invulnerables mientras su «papa» no lo exija, ¿es que nosotros hemos de irnos adaptando lestamente a esa forma de ver y realizar las cosas? De ninguna manera nos acomodaremos a ello. O somos libres de ejercer una crítica, razonada y necesaria, o dejaremos antes de considerarnos lo que somos.

Si por un lado se nos dice que sólo vemos burdas sospechas de desviación ideológica y por otro se admiten las discrepancias en el seno de nuestra organizaciós, saludables siempre, la verdad es que para quien esto escribe, el derecho de discutir de las minorías y de los individuos ha de ser tan respetado cuando menos como el de las mayorías, ya que la «masas», son maleables y manejables más de la cuenta, por desgracia.

Lo que nos ha interesado siempre y muy difícilmente abandonaremos este criterio, es que cada cual piense y trate de obrar con arreglo a sí mismo, uniendo su criterio y acción al de cuantos con él coincidan, a ser posible a base de afinidad. Sin ésta, sin un mínimo de afinidad, poco eficaz y duradero podrá llevar a cabo ninguna organización, ni la nuestra tampoco. Las razones son obvias, los resultados visibles a toda hora. Tomar decisiones por gran mayoría, que después a duras penas se ponen en práctica, puede querer decir que no basta ponerse de acuerdo sobre algo más o menos determinado, por un buen porcentaje, si después no se está dispuesto a cumplirlo, por eso, por la volubilidad de quienes, en lugar de estudiar los problemas por sí mismos, se sienten más prácticos, descartando todo quebradero de cabeza, aceptando «de acuerdo con la mayoría», lo que ésta cree más acertado, aunque no siempre lo más viable y practicable, al faltar enseguida quien o quienes lo hayan de realizar o llevar al terreno de la práctica.

Y sólo por esa especie de ley fatalista que parece *obligar*, de una forma comparativa e inexpresiva; a tragar el «mal menor», es como generalmente las minorías e individuos, que también suelen dejarse llevar o arrastrar a ratos por una cómoda dejación fuera de la regla, al ver cómo gana tan fácilmente lo «práctico» y — aparentemente — lo simple y desprovisto de complicaciones, como las cosas y los hombres nos vamos situando. Es así, por excesiva confianza en los demás, como nuestros problemas suelen tergiversarse, agrandarse, tomar un volumen inconsiderado. O bien son disminuídos — yo diría diluídos —, de forma que pasen mejor desapercibidos de esa mayoría tan poco propicia al estudio, no ya del problema en sí solamente, sino de las consecuencias que un acuerdo, o su aplicación según cómo y por quién, puedan traernos de inmediato o a la larga.

¿Quiere ello decir que seamos desconfiados porque sí, por intransigencia, por espíritu de porfía o discusión, o, como ya parece insinuarse, por aversión personal? No. Nuestro interés máximo es y será salvaguardar lo que es esencia de nuestra organización y sin lo cual, insistimos, dejará de ser la esperanza de emancipación fuera de la confusión política a la que, sin decirlo así, claro está, se desearía acercarla. ¿Con las mejores intenciones? Ni aun así siquiera podría ser admisible.

Todo el celo e interés desplegado en el sentido de salvaguardar nuestra ideología, será siempre poco, según nuestro criterio; revisar nuestros procedimientos tácticos, sin decir más, es continuar, por no decir aumentar un confusionismo peligroso además de innecesario, contribuyendo con ello al afianzamiento de quienes sobradamente sabemos cómo las gastan con nosotros, en cuanto hayan llegado a la cumbre, su máxima aspiración. Eso, además de infantil, sería disparatado.

¿Apartarnos de quienes sinceramente deseen distruir la tiranía que oprime a Iberia? De ninguna manera. Pero sin más compromiso que de ello se aparte. A no ser el de seguir la lucha, una vez desaparecida la odiosa dictadura, hasta lograr la emancipación total del pueblo productor, sin clases sociales, económicas, o toda otra diferenciación. Y como no vemos lo suficiente claras las intenciones de los demás, permítasenos dudar de ellas y discrepar de cuantos, posiblemente con el mejor de los deseos e intencionse sanas, desean dejemos obrar y después... ya veremos.

¿Cómo aglutinar conceptos tan divergentes como los que siguen? Por un lado: «Reconocimiento del derecho de huelga para obreros, empleados y funcionarios, incluso en aquellas manifestaciones de la economía que hayan sido nacionalizadas;

«Política social agraria, procediéndose a la organización metódica de la producción y la venta de los productos, y posibilitando la parcelación de los grandes latifundios *con indenmización de sus actuales poseedores*». (El subrayado es nuestro).

Y por otro: «Hemos aceptado, aunque no dudo que esto pueda chocar a muchos, la colaboración con una parte de la burguesía española y con un sindicalismo que ha surgido en España sin nosotros, definido como cristiano. Hemos ido a Bruselas a decirles y asegurarles a esos cristianos que no nos tengan recelos ni miedo alguno, que nosotros no les quemaremos más ninguna iglesia ni les molestaremos a ninguno de sus curas, pues nuestro combate no va contra ellos sino contra la dictadura y por una Democracia, ¡ah! y que nadie piense de que nada más llegar tendrá que venir con exigencias; por lo menos durante un año que preceda al restablecimiento de un gobierno democrático, *habrá que renunciar a todas las reivindicaciones, por justas y necesarias que éstas parezcan*, pues primero habrá que trabajar *sin descanso y sin restricciones para levantar la riqueza y dar resplandor a la economía nacional.*» (Palabras de Pascual Tomás en el mitin de Alianza Sindical, celebrado en Bordeaux el 17 de marzo de 1963.

Aunque todo ello se haya escrito o dicho en plan efectista, permítaseme dudar. «Obras son amores y no buenas razones», o palabras volanderas, pero que muy bien podrán sentar un precedente. Atengámonos a las obras, que hasta hoy parecen no ser muchas. Menos teoría y más práctica sería de desear. Y no se vea en nuestras discrepancias sino el afán de que todo se haga a la luz del día, entre compañeros de lucha, dispuestos a no omitir nada de lo que pueda contribuir a la más rápida caída de la tiranía, residuo del fascismo, sin que nuestro concurso, sin regateos, pueda servir ni ahora ni después de trampolín, motivo o disculpa a nadie. De éste o del otro lado. Si todos los demás están dispuestos a responder y obrar igual, pronto podríamos decir, asegurar, que los días del régimen odioso, están contados.

Julián FLORISTAN

Lyonesa

Fin de temporada

«LA TELEVISION. — CONTACTOS HUMANOS»

Este fué el tema que desarrolló el Sr. Max Nicolas, director de la Radio-Televisión Francesa de la Región de Lyon, en la última conferencia del Ateneo Cervantes, de la temporada 62-63, la que tuvo lugar en el domicilio social del mismo, la Maison de l'Europe.

Después de las presentaciones de rigor, del conferenciante y tema, el presidente del Ateneo, cedió la palabra al orador, más bien diríamos al amigo Max Nicolas, quien, familiarizándose con el numeroso auditorio que asistia, nos hizo una «causerie», charla que diríamos en nuestra lengua, y no porque al desarrollar el tema no lo hiciera con gran dominio; todo lo contrario, pues desde muy niño se halla familiarizado con cuanto se refiere a las relaciones entre los hombres a distancia. Sino por el tono intimo y familiar que empleó, como alguien que cuenta sus aventuras a un amigo.

En realidad, fué una narración autobiográfica la que nos hizo, pues, como ya hemos apuntado, desde muy niño ya andaba con los artefactos que sirven a los hombres para comunicarse entre sí a través de las distancias.

Nos expuso, con acopio de datos, referencias, citaciones y nombres de inventores, todos los descubrimientos que el hombre ha relizado para comunicar sus pensamientos. ideas y sentimientos. En gran especialista de la técnica, nos fué revelando todos sus secretos y las repercusiones que tenían en la vida de los pueblos a medida que eran descubiertos el teléfono, el morse, la telegrafía sin hilos, la radio y finalmente la televisón.

Nos refirió numerosas anécdotas, vividas por él; la primera emisión en «duplex»; el primer «flash» transmitido por él mismo, comunicando un accidente sufrido por un hidroavión, sobre el buque que navegaba en calidad de radio-telegrafista.

Refiriéndose al aspecto humano y la influencia que ejercen sobre los pueblos los medios de comunicaciones, nos expuso y descubrió numerosos secretos, sobre el arte de dar noticias y la forma en que deben darse, según los horarios y los públicos a que se dirigen. El efecto que produce una falsa noticia, aunque cinco o diez minutos después sea desmentida. Puso en evidencia cómo todos los gobiernos se sirven de la radio y la televisión para la « mise en condition» de los pueblos y para preparar las elecciones, usando y abusando de tan preciosos instrumentos que se producen en todos los hogares.

Expuso igualmente las enormes posibilidades que existen actualmente para realizar una verdadera aproximación de todos los pueblos del mundo e impedir que nuevas guerras puedan desarrollarse.

Concluiremos esta breve reseña, evidenciando la satisfacción que manifestó la numerosa asistencia. en la última conferencia de la temporada, que ha sido un hermoso colofón a la meritoria labor realizada por el Ateneo Cervantes, que, con un carácter ecléctico, ha ido desarrollando variados e interesantes temas, tanto históricos, como de actualidad, con fondo social y humanista, como de aspectos técnicos, económicos y biográficos, como habrán podido darse cuenta los pacientes lectores que nos hayan leído.

Manuel BERNABEU

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

L E E D :

« TIPOS ESPAÑOLES »
de Felipe ALAIZ

Panorama de la política, del arte, de la literatura de España, visto por el espíritu cáustico del mejor de los escritores españoles contemporáneos. 5 F.

Reflejos del camino

Todo ser humano puede sentir la emoción de viajar. Mas...

Los hay de alma tan sensible que, aún sintiendo profundamente el grato deseo de ir a España, de penetrar en los armoniosos paisajes que Natura ofrece, se abstienen de visitarla. Creemos, que son los turistas de cualquier continente que, amantes de la libertad, les horroriza ver cómo funciona la JUSTICIA española, la parrilla inquisitiva, dirigida desde el SANTO confesionario de la Iglesia.

★

Pedir PAZ en la Tierra, y pensar que hace 25 años, los magnates del catolicismo rezaban [illegible] tras que otro Papa bendecía la fatídica aviación que hundiera a Guernica y asesinara por doquier a miles de inofensivos seres, nos parece un compás de espera que les permita intervenir, contra no importa qué pueblo, defensor de una paz profundamente más moderna que esa que se estudia en el Vaticano.

★

Hemos dialogado con jóvenes emigrados que, enseñados allá a creer en Dios a fuerza de hambre y miedo, ahora aquí, conocedores de un ambiente más libre, menos fanático y de más pan, empiezan a sentirse rebeldes; se desatan del pecho la pequeña cruz que, al marchar del pueblo les colgara el «padre» cura, hablan de sus muchas fechorías y hasta lo repudian.

★

Pensar en la formación moral y revolucionaria de esta juventud, es preparar la siembra de la semilla libertaria.

★

Entrados en el ocaso de la vida, nos permitimos recomendarles a los jóvenes de fuera y dentro de España, que el estudio, en los ratos de ocio, es el complemento espiritual que nos legara Francisco Ferrer Guardia, asesinado en 1909, por los mismos obispos que hoy rezan por la continuación del fascismo.

Dionisio CRESPO

INTERNATIONALE

UNA LIBRE OPINION

En el número 73 de «ESPOIR», correspondiente al 26 de mayo pasado, encuentro una opinión colectiva, que, a mi parecer, sale al encuentro de opiniones y acuerdos, digamos oficiales.

Respetuoso con todos los criterios, acepto que todos los discrepantes lo expresen, aun llegando a las palabras duras, como esos adjetivos calificativos que se han deslizado en el escrito que quiero comentar, sin caer, por mi parte, en tal ligereza, pero recabando la misma tolerancia que debiera ser fórmula general.

Los opinionistas que comento, niegan capacidad revolucionaria transformadora al liberalismo, a la democracia burguesa, al socialismo reformista y al comunismo estatal, es decir, a todas las fuerzas de oposición a las dictaduras, que se manifiestan más o menos eficazmente. Es natural creer que al negar a tales tendencias toda eficacidad emancipadora, no queda, ante el enemigo, más que la tendencia representada por los propios opinionistas, quienes, por lo visto, se disponen ahora a desarrollar *la auténtica revolución popular realmente libertadora.* Y lo supongo así a juzgar por lo que ellos mismos dicen cuando afirman:

«El examen objetivo y sereno de la situación ibérica, de las realidades presentes y de las necesidades apremiantes de terminar con un estado de cosas injusto, ignominioso, desastroso y absurdo, nos lleva necesariamente a la conclusión de que una *revolución de tipo netamente social y libertario* se ace indispensable en la Península. Solo ella, con participación activa del pueblo, de los trabajadores, de los hombres que se baten por una Iberia nueva, pueden abrir surco fecundo por la libertad, ancha vía a las realizaciones positivas y concretas de justicia social; limpiar de obstáculos el camino del progreso, evitar nuevas amenazas liberticidas e impedir fatales retrocesos».

El párrafo transcrito me parece — perdón — perfectamente ortodoxo en relación a la literatura libertaria que tan brillantemente pergeñaron nuestros respetables precursores. Pero, desgraciadamente, en esta época de armamentos eficaces, de Estados policiacos y militares, no es literariamente como se puede atacar a los tiranos.

Y con este convencimiento me veo obligado a preguntar si de veras hay quienes creen disponer del potencial ofensivo suficiente para llevar a cabo una acción violenta que pueda salir victoriosa de la inevitable contraofensiva que emprenderían Franco y Salazar valiéndose de sus ejércitos magníficamente armados. (Recordemos Hungría).

Puede que se me diga que pretendo actuar de derrotista o apaga fuegos, a lo que aduciré que, al fin y al cabo, una revolución violenta es una acción guerrera y por ello es elemental saber cómo y cuándo debemos atacar y también de qué elementos dispone el enemigo. Y comparar.

Por otra parte me parece que toda revolución popular necesita del asentimiento de la masa trabajadora, y ahora, tras los largos años del exilio, ¿quién está seguro de cómo piensan los españoles y cuáles son sus aspiraciones? No creo exagerar si digo que nunca los libertarios fueron una mayoría en nuestro país, y no es absurdo suponer que tampoco ahora lo son. Si aceptamos esto, y a pesar de ello, negamos toda posibilidad y toda eficacia a las otras organizaciones antifascistas ibéricas, nos encontraremos con que habrá que llevar a cabo una revolución de carácter minoritario, y cual por muy libertaria que fuera, no tendría más remedio que ser *dictatorial,* o no ser; porque toda revolución que encuentra discrepantes no tiene más remedio que inutilizarlos como sea. Y, entonces, adiós la libertad y todos los principios habidos y por haber.

Además, aunque no nos gusta, tendríamos que contar con la geografía política (como aconsejaba el maestro Gonzalo de Reparaz) y esa geografía nos demuestra que, por ahora, de ninguna manera las potencias europeas dejarían subsistir un sistema libertario en la punta de Europa. Si entrando en el terreno de las ilusiones ilógicas, se llegar a implantar en Iberia el comunismo libertario, seríamos irremediablemente asfixiados en el terreno económico... a no ser que nos saliera una especie de Fidel Castro que entregase la piel de toro a las potencias comunistas, como ha hecho el barbudo. Y para ese viaje no necesitamos alforjas, porque ya es sabido lo que les ocurre a socialistas y anarquistas cubanos.

Por todo lo dicho, y aun a trueque de que me motejen de reformista averiado, opto por el programa de la Alianza Sindical, empezando por aquello de consultar al pueblo, que si nos complacemos en apelarle soberano, justo será que le dejemos decir su palabra.

Serafí ROIG

Contra el turismo en España

(Londres 21-6-63).

En la Conferencia Anual de la Sociedad Tipográfica de Londres, celebrada los dias, 8 y 9 de junio de 1963, la resolución siguiente fué aprobada por unanimidad, es decir, por los 500 delegados del Sindicato Gráfico :

« En solidaridad con los trabajadores españoles y con todos cuantos se oponen al régimen franquista, esta Conferencia recomienda al Consejo Ejecutivo iniciar una campaña nacional e internacional de boicot a las vacaciones a España; usando al mismo tiempo sus representaciones en el Congreso de las Trade Unions y las venideras Conferencias de las Trade Unions y en el Partido Laborista ».

Cabe señalar que en la misma Conferencia se aprobó la incorporación de ésta Sociedad con la Asociación Tipográfica, que aglutina al resto de los trabajadores de las industrias gráficas de Inglaterra, para constituir, de esta manera, la Asociación Gráfica Nacional.

Es de prever que la importancia de estos sindicatos en el área sindical repercutirá enormemente en favor del pueblo español, pues si bien la atmósfera era de sincera amistad hacía los trabajadores españoles, en las presentes circunstancias dijeron que ir por placer a España es aumentar el poder económico del franquismo.

Cartas a la Redacción

Oissel, 23 de junio de 1963.

Compañera Federica Montseny: Salud.

Empezaré por pedirte perdón si la cuestión de que voy a tratar te ofende, tanto como Redactora de «ESPOIR» que como militante del anarquismo.

Es indudable que estás al margen de toda sospecha; tu honradez, tu talento, tu abnegación están fuera de discusión. Pero el errar es humano. Y, habéis cometido un error con la publicación de los artículos de Justo Muriel.

Es necesario y justo combatir al castrismo; es útil informar de la situación de Cuba, desde luego.

Pero publicar unas crónicas donde pueden leerse, entre otras muchas perlas, ese juicio sobre la cuestión azucarera yanqui-cubana o calificar de esa manera «La ramera respetuosa», de Sartre, eso me parece que no tiene que ver nada con el anarquismo y sus intereses.

Esos conceptos no desentonan en el «ABC» de Madrid o en «La Vanguardia» de Barcelona; en «ESPOIR», sí.

Cualesquiera que sean los conocimientos y las pretensiones de Justo Muriel, verdaderamente es un carca que se disimula o que se desconoce.

Si la liberación de Cuba a que se aspira, un día llega a realizarse, se parecerá mucho a la que yo vi de Valencia en 1939, durante el mes de abril.

En la puerta de cada establecimiento industrial o comercial, se verá un cartelito que dirá, poco más o menos:

«Recuperado por su dueño».
«Arriba la propiedad privada».
«Viva la libertad de empresa».
«Por una Cuba grande y libre».

Verdaderamente, el anticastrismo nos lleva bastante más lejos de donde queríamos ir y el antisovietismo nos conduce a donde no queremos llegar.

Y termino. Apesar de todo lo dicho, puedes contar con mi admiración y respeto.

Pero contra más amigos más claros, como decimos los castellanos.

José Julián PEIRO.

⁂

N.D.L.R.—Justo Muriel no es un «carca» que se desconoce; según las noticias que se nos han dado, es un compañero cubano que, por seguir todavía dentro del país, está obligado a escribir con seudónimo. Los artículos nos son retransmitidos desde Nueva York, por persona que no creemos esté al servicio de nadie, más que de la verdad, o, por lo menos, del deseo de servirla. Que algo de lo que dice Justo Muriel — en lo que a su juicio personal se refiere — puede no ser del ogrado de todos y que puedan haber realiddaes y contingencias que le escapan, esto no lo negamos. Pero que estos artículos son el reflejo de una situación creada, juzgada por un hombre que vé los efectos y que, junto al pueblo cubano, sufre las consecuencias, ello es indudable.

Terminamos recordando a nuestros lectores que no estimamos conveniente abrir polémica en «ESPOIR» sobre la revolución cubana. Por estimarla expresión sincera de un criterio digno de respeto, hemos publicado esta carta. Terminaremos de publicar los artículos de Justo Muriel. Y que cada lector se haga su composición de lugar, sin complicar más las cosas, ya harto complicadas, en torno a Cuba.

Carta Marrueca

"MEA CULPA"...

El articulista no cuenta, al presente, con la edad juvenil incitadora de grandes entusiasmos. Tanto más, si el hecho que los producen no le va ni le viene, en lo que a su idiosincracia social atañe.

Pero el hecho a que hemos de hacer referencia, ya cantado por más de dos centenares de periodistas y observadores extranjeros que fueron observadores de la «pureza» y de la tranquilidad con que, al cabo de veinte siglos, se estrenó en el Maghreb el tinglado electorero, dándonos motivo para que — amantes de las teorías de Pitágoras — nos diera la cabezonada por hacer innúmeraes adiciones, restas y conclusiones para sacar, lógicamente, la conclusión de la victoria abstencionista del pueblo marroquí.

En efecto, toda la Prensa marroquí del 17 de mayo del año en curso, tanto la de expresión francesa, como española y musulmana, afirmaba oficialmente *que 4.601.000 electores de los dos sexos concurrirían a la elección de sus 144 representantes.*

El día 20, y en las mismas fuentes informativas, procedimos a adición de los inscritos, de los votantes, de las papeletas válidas y de las nulas, y de la operación salieron los resultados, aritméticamente ciertos, de que la verdadera victoria era abstencionista y por ello la dimos a la estampa en nuestra anterior carta.

La lección, como prueba dada en «una primera experiencia», era más que alentadora para juzgar del espíritu y de la madurez de un pueblo que se debate en el más cruento paro obrero jamás conocido en Marruecos durante el medio siglo de nuestra permanencia en estas tierras y cuya miseria es suplida por las generosas «ofertas» de allende el Atlántico, de leche en polvo y de harina.

Persistiamos en nuestra creencia, cuando el 22 de mayo, en una conferencia de prensa dada por el ministro marroquí, Reda Guedira, del Frente Democrático por la Independencia y la Constitución, en la que el señor Reda no sólo afirmaba y se jactaba de la honradez que había presidido el acto electoral, sino de la confianza con que el pueblo había revestido las instituciones democráticas elaboradas por el propio soberano.

Pero — «mi gozo en un pozo» — como quiera que por estas latitudes aún no se ha hecho sentir el calor africano, sufrí una helada ducha al comprobar que por toda la misma prensa antes consultada para mi anterior trabajo, resultaba que OFICIALMENTE hubo un total de 4.803.054 inscritos de los cuales se cuentan 3.385.000 votos expresados.

Luego resulta que «en todas partes cuecen habas», y por ello lo que en principio había sido «pureza», se transformaba en que es «el principio», en sí, el que está viciado y por ende fuertemente combatido por todos los antipolíticos.

La demostración palpable de los números nos da a conocer el engaño político y nos hace recordar que, en nuestros tiempos mozos, se solía decir, ante un acto de esta naturaleza, a qué partido pertenecía el titular de la Gobernación del país, pues sabido era que sería su partido el ganador,en virtud de ser en dicho departamento gubernativo donde se prepara, se amaña, y se sirve la «comidilla» electorera. Y el ministro en cuestión, pertenecía al P.D.I.C.

Nuestra imparcialidad informativa estriba en el hecho de que, en nuestra ya larga existencia, jamás hemos ejercido el derecho de voto, ni en el seno de nuestras organizaciones y por ello hemos de admitir «nuestro error» ante la «verdad» oficial.

Queda aún bien grabado en mis recuerdos el pensamiento de Octavio Mirbeau, quien afirmaba «que el animal más consciente de todas las generaciones era el carnero, puesto que él jamás votaba al matarife que le quitaba la vida».

Puesto esto y para que pueda aquilatarse del estado y del avance de las organizaciones proletarias marroquíes, consignemos que tanto el secretario de la Unión Marroquí del Trabajo, como el de la Unión General de los Trabajadores Marroquíes tienen asegurados sus escaños en la futura Cámara Legislativa, no como representantes de las organizaciones que dirigen, pero si de los partidos políticos a que están adscritos.

Lo importante para nuestra apreciación es que, pese al atraso intelectual del pueblo musulmán, campesino en su mayoría, la abstención fué un hecho, por encima de las cifras oficiales. Todo ello nos da un coeficiente sobrado para aquilatar de los sentimientos apolíticos del proletariado marroquí, el cual, pisando un terreno virgen, apto al esparcimiento de las ideas ácratas, se halla en condiciones de aceptar, y confirmar, los principios de solidaridad que ellos mismos practican por propia intuición, toda vez que, al donarse un pedazo de pan a cualquier mozalbete, éste lo reparte con los compañeros que a su vera encuentra.

Y, si hubo o existe error en nuestras cifras, «mea culpa»... que no es, precisamente, culpa nuestra.

José DACK

Marruecos, junio 1963.

Nociones y anotaciones

Por más vueltas que le podamos dar, nos quedamos aún en la evidente verdad perogrullesca: todavía somos la misma materia prima que nuestros predecesores. Idéntica materia prima de hombres más o menos buena; útil, resistente, duradera, consistente, substancial, concreta, etc... La absorción de antibióticos, u otras medicinas, por nuestro tronco genealógico y por nosotros mismos, no han operado una transformación sensible de nuestra propia constitución.

Es problable que las diversas realidades y circunstancias de nuestra vida nos posibiliten una óptica un tanto diferente a la de la tradicional existencia. Y este fenómeno, ni es nuevo ni es aportación nuestra, sino una de las constantes de todos los tiempos.

Cuando llegamos al mundo, traemos con nosotros características propias, que, según los choques emocionales que recibimos, nuestra educación infantil y la formación adolescente, desarrollan nuestra personalidad y determinan nuestra existencia .

Pasado el estado de adolescencia, se es hombre. Pasamos, no mediante diploma o por oposiciones, sino por ley natural, a formar parte de la colectividad adulta. Y es indiscutible que el hecho de ser hombre no sobreentiende estar de vuelta de todas las cosas y de todas las partes. Se puede decir, parodiando de nuevo a Perogrullo, que se sabe lo que se sabe, y no se sabe lo que está aún por aprender. Pero indiscutiblemente hemos entrado de lleno en el periodo de responsabilidad.

Se dirá que todo esto no es más que un ensarte de lugares comunes «sancho-panzescos» y creo que se puede interpretar asi. Sin embargo, todas estas verdades elementales son el primer paso hacia la consecución de nuestro pleno desenvolvimiento natural. Y es en este extremo donde se sitúa la alternativa: o esfuerzo por mejorar o estancamiento.

Hay que elegir o permanecer indiferentes.

Hemos escogido mejorar, que es aspiración compartida unánimamente. Pero el esfuerzo por mejorar debe ser aplicado en primer lugar a nuestra misma persona. Y es solamente entonces cuando se vislumbra otra de las constantes de siempre: la sociedad mejora cuando mejoran totalmente cada uno de los hombres que la componen. Constante que no es más que la afirmación perenne del progreso y la plenitud de una sociedad que se desenvuelve de abajo hasta arriba, por oposición a la parálisis y decadencia de toda sociedad dirigida.

¿No será acaso entre el prólogo «conócete a ti mismo» de Sócrates, y el epilogo «nada menos que todo un hombre »de Unamuno que se encuentra la tortura íntima de un anarquista?

Quiero creer que la frase de Alaiz refleja el verdadero sentir de nuestra existencia. La tortura íntima es el estado espiritual de un hombre en pleno esfuerzo para conseguir una existencia decente y noble para todos: los demás y él mismo.

S. ROYO.

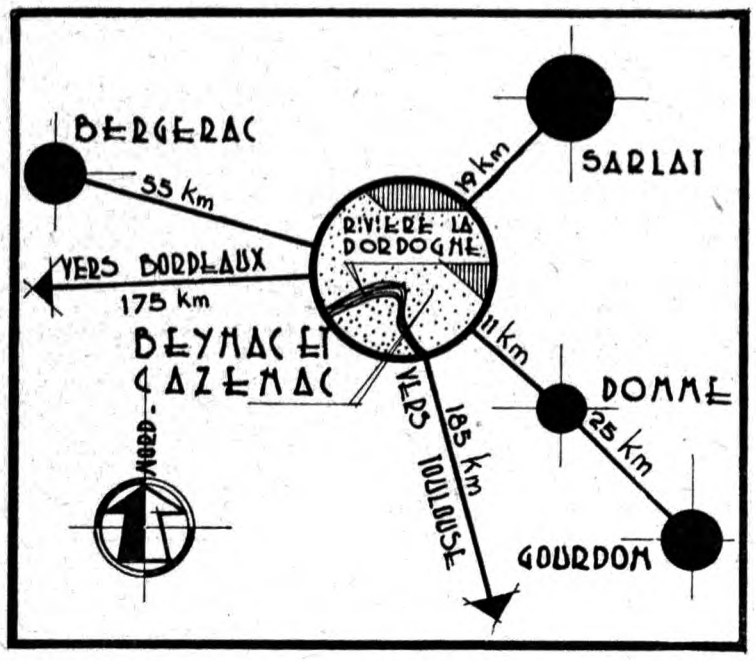
DE TOUT ET POUR TOUS

Mirador Juvenil

En torno a la concentracion.

El trabajo positivo de los amigos de la concentracion

Por iniciativa de algunos compañeros tuvo lugar, el año pasado, en el Bessat, pueblecito situado en las proximidades de Saint-Chamond, una plausible reunión que denominaron, muy justamente, de «amigos de la concentración». Ya entonces, la idea no podía ser más acertada pero, en verdad, los perceptibles frutos comienzan a cosecharse ahora.



Este año y durante los días de Pascuas también, volvieron a concentrarse de nuevo en el mismo lugar (ello constituye la prueba más evidente del éxito obtenido el año anterior), esta vez la asistencia de compañeros fué más numerosa y, ante un ambiente francamente bueno y sugeridor, decidieron volverse a ver durante los días 22 y 23 del presente mes, en Avignon. Por verdadero azar he podido disfrutar de ambas jornadas de auténtico ambiente libertario; habían allí compañeros de Avignon, Istres, Lyon, Marseille, Nimes, Roanne, Saint-Etienne, Saint-Chamond, Toulouse y, aunque sólo había un compañero, también estaba representado Toulon.

Evidentemente, ante los fraternales saludos que se repetían a la llegada de cada uno o varios a la vez de los asistentes, resultaba imposible desviar nuestro pensamiento del gran manantial de recuerdos que constituye la Concentración. Además, luego de concluídas las llegadas, el ambiente, el aspecto, la predisposición constructiva de los concentrados, todo, todo cuanto allí nos rodeaba y animaba, nos inducía cada vez más a orientar nuestras miradas tanto hacia atrás como hacia adelante, o sea, tanto hacia las Concentraciones pasadas como hacia la próxima; también ¡cómo no!, ante la presencia de viejos amigos se notaba mucho más la ausencia de aquellos que faltaban. Ahora, pasados ya algunos días y, al mismo tiempo que cada cual, por nuestro lado, continuamos nuestras respectivas actividades orgánicas u otras, vuelve a percibirse la falta de los ausentes y presentes en ambas jornadas, jornadas inolvidables por cierto; nuestros espíritus quedan, ahora, sumergidos en un mar de ávidos anhelos que, si nos estuviera permitido, no vacilarían para transformar el mes de julio en agosto, pero ante la evidente imposibilidad, sólo nos queda la satisfacción de saber que el día 7 de julio, muchos de los reunidos en Avignon, se encontrarán de nuevo en Poncins, lugar de la Jira-Concentración organizada por la Cuarta y Quinta; mientras que los demás, los que no podremos estar allí de hecho, lo estaremos de la única forma que nos es posible; actuando y matando el tiempo, mientras tanto, entre los recuerdos de Avignon y la espera del codiciado mes de agosto que nos abrirá las puertas de la tan esperada Concentración Juvenil Internacionl.

Pero sería injusto, por mi parte, finalizar estas líneas sin antes dedicar unas frases, aunque de forma obligatoriamente somera, a lo que en esencia representan estas concentraciones interregionales; claro está, no se trata de señalar quiénes, a mi juicio, han contribuído más eficazmente al desarrollo de las mismas, se trata simplemente de significar que, con su presencia, impulso y constancia, los compañeros que desde el año pasado las animan y orientan han logrado amplificar el número de «amigos de la Concentración»; han logrado despertar en los asistentes nuevas inquietudes. En definitiva, han conseguido que muchos compañeros calibren, en su justo valor, la importancia de nuestra trascendental reunión anual, de su valor interno y externo, de la importancia que implica el hecho de que cada asistente participe dentro de la misma del deseo de darle cada vez mayor proyección, superándole sus partes deficientes y apoyando las virtuosas; en pocas palabras, persuadiéndoles de que la Concentración es la obra de los propios concentrados.

Si algo debemos lamentar, es el hecho de que otras regiones no hayan decidido aun seguir esta experiencia realizada por varios compañeros de las regionales Cuarta y Quinta y Provence, y más aún, el hecho de que haya núcleos casi enteros que, no sólo no participan de tan loables iniciativas, sino que ni siquiera tomen parte, ni con su presencia, ni con su apoyo moral ni material, a la Concentración.

No obstante, si para muchas cosas el tiempo trabaja en contra nuestra, con respecto a la Concentración está de nuestra parte y, por lo tanto, cabe esperar que, por encima de todas las «pequeñeces», nuestra querida Concentración sea cada año más amplia, más internacional y más libertaria.

Germinal LAFUENTE

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

La conferencia de la compañera Montseny en Béziers

(Continuación)

La guerra civil — dice la compañera Federica — no fueron la C.N.T. ni los trabajadores los que la desencadenaron: fueron Franco y las fuerzas de la reacción coaligadas: la Iglesia, el capitalismo y el ejército.

La C.N.T., como las demás fuerzas de izquierda, no hicimos más que defendernos y defender, al mismo tiempo, la libertad amenazada por el fascismo. Y si la clase obrera colectivizó y socializó campos, fábricas y talleres, fué ante la huida de la burguesia y el abandono de la producción; no hubo más remedio, para hacer frente a las necesidades de la guerra y a las de la población civil. Tengo interés en destacar bien este hecho histórico, porque ante ello todo cuanto puede imputársenos de falta de preparación y de errores prácticos se viene abajo. Y así y todo, ¿cuando, en qué ocasion y en qué circunstancia supo y pudo un pueblo organizar la producción y la distribución, improvisar las Industrias de guerra, transformar la economia, hacer frente a una obra gigantesca de construcción como la realizada en los ensayos efectuados en la revolución española? Si pudo hacerlo el pueblo español, es gracias a la preparación y a los ideales de sociedad futura que entre las masas habian propagado y difundido los hombres de la C.N.T.

No podemos olvidar el pasado, queridos compañeros; debemos aprender sus lecciones y estas nos dirán que para que seamos respetados, tenemos que ser fuertes y siendo fuertes, podremos pactar de iguales a iguales con las demás fuerzas políticas. Fuertes sobre todo en España, que es donde debe librarse el combate definitivo.

Hoy los sindicatos verticales son el campo en que se libran batalla las dos concepciones totalitarias de la vida social Española. Para nadie es un secreto que el Partido comunista pretende situarse en ellos, para poder utilizar la C.N.S. como central única, al producirse la caida del franquismo, como hicieron en Italia y en la Argentina. Por su parte, el falangismo, antes que renunciar a su hegemonia, intentará mantenerse, pactando con los comunistas.

Esa maniobra no debe prosperar, porque ella seria funesta para el porvenir de la clase obrera española y para la marcha progresiva del pueblo español hacia la liberación total. Debemos destruir de cuajo el falangismo y a todo aquello de signo totalitario.

Yo no soy pesimista. Yo soy de los que creen que la C.N.T. volverá a resurgir como resurgió en 1931. Lo que falta es establecer de nuevo el contacto con el pueblo español, que de nuevo las masas obreras españolas oigan la palabra de la C.N.T.

De una C.N.T. que no puede renunciar a ser la fuerza más a la izquierda de todas las fuerzas obreras y políticas españolas; que no puede dejar de ser aquella que hable el lenguaje del ideal y que tienda a realizarlo, dando a las masas programas claros y concretos: los sindicatos, las Federaciones de Industria, como órganos económicos; los Municipios Libres, como órganos de organización y ordenación política.

Yo quisiera — afirma Federica — que aquellos compañeros que sientan inquietudes renovadoras, que deseen revisiones de tácticas y principios, dijesen claramente que es lo que hay que modificar y revisar de unas y de otros. Quizá hablando nos entenderiamos. Pero mientras no se formulen claramente los proyectos de modificación y de revisión, lo que tenemos continua siendo válido: ni ha fracasado, ni ha dejado de tener actualidad. No fracasó ni en Asturias en 1934, ni en toda España en 1936. Es, pues, bandera actual para soluciones propias. En cuanto a las tareas inmediatas, a lo que han de ser objetivos propios de la C.N.T., antes y después de la caida de Franco, ellos tienen también permanencia y urgencia invariables: ante todo, derribar la dictadura. Una vez esta caida, volver a orientar las masas obreras españolas, en su lucha contra el capitalismo, contra el Estado, procurando que la situación que sustituya al franquismo sea lo más avanzada posible; si puede ser una República social y federal, no debemos contentarnos con una República centralista; si podemos ir hasta la Federación Ibérica de Municipios Libres, con una economia socializada y organizada a base del Sindicalismo — Sindicatos y Federaciones Nacionales de Industria — no debemos contentarnos con una República, por social y federal que sea.

Y, sobre todo, no debemos dejar que otras fuerzas demagógicas, arranquen a la C.N.T. la bandera de las reivindicaciones populares. **A la izquierda de la C.N.T. no debe haber nadie.** Nadie tiene que pedir más y que luchar por más mejoras y derechos que la C.N.T. Es esta la condición **sine qua non** para que volvamos a ser lo que fuimos, para que el Ave Fénix confederal, renazca una vez más de sus cenizas.

Y, aunque muchos lo pongan en duda, el mundo marcha y va hacia nosotros. Hoy las socializaciones, las colectivizaciones, la importancia de los Sindicatos como órganos reguladores de la producción y la distribución, sirven ya de base a economistas políticos; hombres como Méndes France y diversos trade-unionistas ingleses, no vacilan en hablar un lenguaje que no se hubiera concebido hace solo 25 años.

Y es que es el propio sistema capitalista el que se vé obligado a encararse con los problemas derivados del progreso técnico y del crecimiento demográfico. La automación, el aumento de población, obligan hoy al sistema capitalista a recurrir a métodos de economia internacionalista, que resultan revolucionarios, comparados con lo que eran sus tácticas solo en 1936. Nos referimos, por ejemplo, al Mercado Común y al sistema de la cogestión y de la intervención obrera en las empresas contra lo que antes hubiera opuesto el capitalismo todos los recursos a su alcance. Hoy lo acepta, porque considera que, ligando e interesando el obrero en el proceso de la producción y en los beneficios de las empresas, es únicamente como conjugará el proceso revolucionario y como conseguirá subsistir unos cuantos años más. Pero hoy ya el capitalismo admite como hecho fatal que está destinado a desaparecer.

Para nosotros, el problema urgente, inmediato, es conseguir que Franco se vaya. Y hemos de convencernos todos de que Franco, voluntariamente, no se irá, ni él ni los intereses al sistema franquista vinculados. Ni las Democracias harán nada para que se vaya, en tanto no haya quien garantice los intereses del capitalismo americano, del capitalismo alemán, del capitalismo inglés, del capitalismo francés o belga en España... ¿Y quien, para el capitalismo, los garantizará mejor que Franco?

De lo que se trata, pues, es de que Franco y el franquismo dejen de ser y de aparecer como los mejores defensores de los intereses capitalistas mundiales. En una palabra, de que esos intereses no se sientan ya defendidos por el franquismo, por la situación de inestabilidad política y económica que consiga crearse en España.

La mejor arma, para esta obra previa, ineludible, la única que está a nuestro alcance y que puede ser eficaz, es la Alianza Sindical, si ella sabe cumplir la misión para a que fué creada; mobilizar las fuerzas de la producción, los brazos obreros, mediante la acción conjunta de la C.N.T. y la U.G.T., para producir el colapso económico y la agitación interior que llegue a causar el pánico en las filas franquistas y lleve la duda y la inquietud a los rangos de sus soportes internacionales.

Asi terminó la compañera Montseny, siendo su conferencia muy comentada y generalmente aprobada por cuantos la escucharon.

Un oyente.

La libertad sindical

Cuando lleguemos a España, nos encontraremos con una central única, cual es la C.N.S. (Central Nacional Sindicalista). Su carácter totalitario salta a la vista. Este es un motivo más que suficiente para eliminar dicha organización.

En el período inmediatamente posterior al régimen franquista, habrá fuerzas poderosas que querrán mantener la central sindical única. ¿Cuáles son estas fuerzas? El propio Estado, para mejor intervenir en la esfera sindical y para asegurar el control directo de los trabajaadores. También están interesados en la central única los católicos, que aspiran a la hegemonía, y los comunistas que, aun presentándose bajo otra cobertura, harán una oposición discreta e intentarán, cuando se presenten circunstancias favorables, apoderarse del mando de la organización sindical única.

Así presentado el panorama, tanto la C.N.T. como la U.G.T. no gozarían de vida propia. En suma, quedarían convertidas en comparsas de los católicos frente al peligro comunista. En consecuencia, la C.N.T. y la U.G.T., separadamente o uniendo sus esfuerzos en una alianza sincera, deben exigir el reconocimiento de la libertad de asociación sindical.

Se trata de recabar un derecho existente en todos los países democráticos. La libertad sindical implica la posibilidad de organizar los sindicatos conforme a su línea histórica, y con arreglo a sus peculiares principios y finalidades.

Tal libertad implica, también, el normal desarrollo de la propaganda y captación de afiliados. En este sentido los sindicatos deben gozar de autonomía completa, y tener asegurada la publicación de periódicos, revistas, libros, etc. Igualmente podrán publicar manifiestos y celebrar mítines de propaganda de las ideas y de conmemoración de las efemérides obreras.

Con ser esto importante, no es todo. La libertad sindical, según hemos visto, permitiría la constitución y funcionamiento normal de los sindicatos. Pero éstos, a fin de tener plenitud de derechos y cumplir su misión de defensa de los trabajadores, deben gozar del derecho de huelga.

Este esbozo que acabamos de hacer, responde a las tradiciones de las organizaciones sindicales, con anterioridad a julio de 1936. Pero no es suficiente. Debemos propugnar porque los sindicatos no sean sólo baluartes de defensa de los intereses materiales de los trabajadores, sino también organismos capaces de desarrollar ampliamente, hasta un nivel jamás conocido, la creación de cooperativas de producción y consumo, escuelas primarias de capacitación cultural y técnica, etcétera. Y una conquista de gran importancia será que los Seguros Sociales y los Montepíos Laborales — hoy pertenecientes al Instituto Nacional de Previsión, que es un órgano paraestatal — pasen a ser administrados directamente por los Sindicatos.

Los sindicatos deben ser auténticamente libres. Es decir: deben gozar de la más completa autonomía en el ejercicio de sus funciones y estar exentos del intervencionismo del Estado o entidades paraestatales.

He aquí, brevemente expuesta, la libertad sindical como factor de progreso social.

Liberto VILLACAMPA

París, junio 1963.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, No 60, LYON (5e).

CONVOCATORIA

Las FF. LL. de Marsella y St-Henri, convocan a todos sus afiliados a la Asamblea de conjunto que se celebrará el dia 7 de julio próximo, a las 9 y media de la mañana, en la «Vieja Bolsa del Trabajo», rue de la Academie. Dado el interés de la misma, se ruega la asistencia de todos.

F.L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una Asamblea General, que tendrá lugar, el **Domingo 7 de julio, a las 9 y media de la mañana,** en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

¡Compañero! Te rogamos asistas a esta Asamblea.

FEDERACION LOCAL DE ALBI (Tarn)

Esta F.L., convoca a sus afiliados a la Reunión General, que se celebrará el domingo 7 de julio 1963, a las 9 de la mañana, en el local de Fuerza Obrera. Por los asuntos de gran interés a tratar, se ruega la puntual asistencia a la misma.

« AMIS DE S.I.A. DE FUMEL »

El próximo domingo, dia 14 de julio, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una Reunión de S.I.A. en el lugar de costumbre.

Recabamos a sus amigos y simpatizantes la presencia y puntualidad de todos ante la importancia de los diversos asuntos a tratar.

F. L. DE BEZIERS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el sábado, día 6 de julio, a las nueve de la noche, en el local social.

Por la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los afiliados.

FEDERACION LOCAL DE CARCASSONNE

La F.L. de Carcassonne comunica a todos sus afiliados, simpatizantes y compatriotas en general que, el Domingo 21 de julio, como viene haciéndose cada año, se celebrará, en Toulouse, un grandioso Mitin por la mañana y Festival por la tarde. Todos aquellos que deseen trasladarse a Toulouse para asistir a dichos actos, lo comunicarán al Secretariado de la Federación Local, para poder organizar los cares que fuesen necesarios.

S.I.A. DE CASTELNAUDARY

Los amigos de S.I.A. de Castelnaudary, junto con la F.L. de la C.N.T., organizan un car para asistir a la celebración del gran Mitin y Festival, que se celebrará, el dia 21 de julio. Quedan invitados todos los compañeros simpatizantes y amigos. Para inscribirse, dirigirse al compañero Gracia.

SOBRE LA JIRA DE PONCINS

La Federación Local de Lyon, Juventudes Libertarias, en colaboración con la C.N.T., invita a todos los compañeros y simpatizantes a la Jira-Concentración Regional, que tendrá lugar el domingo, dia 7 de julio, en Poncins (Loire). Para la inscripción, dirigirse a nuestro local social, 286, cours Emile-Zola, Villeurbanne.

Hora de salida, a las 7 de la mañana.

F.I.J.L. — GIRA REGIONAL DE LA 4/5 REGION — F.I.J.L.

Organizada por el Comité Regional de la F.I.J.L. de la 4/5 Región, en el pueblecito, **Poncins** (Loire), durante el dia 7 de julio. A la misma quedan invitadas todas las FF. LL. de la región de las ramas hermanas, asi como todos los simpatizantes y compatriotas en general.

Esta Jira será amenizada por una charla expuesta por el compañero Lamela, de Clermont-Ferrand, sobre un tema de palpitante actualidad y también por el sorteo de la tómbola que ha organizado el Comité Regional en esta Región.

¡Compañeros , los jóvenes de la F.I.J.L. te esperan este dia, para pasar juntos unas horas agradables en un ambiente libertario. ¡Acude a ella!

JIRA CAMPESTRE A AUTUN

Las Juventudes Libertarias de Dijon, organizan, deseando que sea del gusto de todos, una jira que tendrá lugar el dia 14 de julio, en la comarca de **Autun.** Están invitados a esta salida todos los compañeros y simpatizantes de Dijon. Dirigirse a Antonio Garcia, 27, rue J.-J.-Rousseau, Dijon.

F.I.J.L. TOULOUSE

La F.L. de la F.I.J.L. de Toulouse, invita a todos los compañeros, a la Jira que tendrá lugar, el domingo dia 7 de julio, a la playa de **Ardus** (Montauban). El car saldrá de la plaza Rolland, como de costumbre, a las 8 horas de la mañana.

Rogamos a todos los compañeros de las localidades cercanas acudan a esta jornada de confraternidad libertaria y solidaridad hacia el pueblo español.

AUTOBUS PARA EL MITIN DE TOULOUSE

S.I.A. de Quillan organiza un autobus para asistir al Mitin y al Festival que se celebrará en Toulouse, el día 21 de julio.

Para inscripciones dirigirse al compañero Fabra.

AUTOCAR EN PERPIGNAN

La Federación Local de Perpignan pone en conocimiento de todos los compañeros que desean inscribirse, para asistir al Mitin y Festival que tendrán lugar en Toulouse, el domingo, dia 21 de julio, para coordinar esfuerzos en defensa del progreso social y de la libertad, pueden dirigirse al repartidor de nuestra Prensa, compañero Bueno.

NECROLOGICA

FRANCISCO RODRIGUEZ

Francisco Rodriguez. Natural de Jimena de la Frontera, donde siempre militó en las filas de la C.N.T., falleció en Angoulême, el 13 de mayo del 1963. Mientras su estado de salud se lo permitió, fué un asiduo concurrente de nuestras asambleas y reuniones, conservando hasta el último momento, la fé en nuestras ideas y el amor a la organización. De acuerdo con su convicciones, el entierro fué civil y un numeroso grupo de compatriotas acompañó a nuestro compañero a su última morada.

A su esposa, hijos y demás familia, esta F.L. manifiesta su sentimiento por tan irreparable pérdida.

Por la F.L. de Angoulême:

GRAN MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN SETE

El domingo, 7 de julio, a las nueve de la mañana en el cine «Coliseo», Plaza Aristide-Briand, tendrá lugar UN GRAN ACTO de caracter Regional; en pro de la liberación del pueblo español.

Bajo la presidencia del compañero ALEXANDRE, secretario de la Unión Departamental F.O. del Hérault.

Harán uso de la palabra los compañeros:

Gabriel VENTEJOL, Secretario Confederal F.O.

Roque SANTAMARIA, Secretario General de la C.N.T.

Pascual TOMAS, Secretario General de la U.G.T.

Todos los compañeros y simpatizantes; todos los trabajadores españoles, todos los antifascistas de los departamentos del Hérault, Aude, Gard, Aveyron y Lozère, son invitados a venir numerosos para reafirmar nuestra SOLIDARIDAD hacia nuestros hermanos de España, víctimas de la dictadura Franquista.

ALIANZA SINDICAL DE LA REGION RHONE-LOIRE

¡ESPAÑOLES!

La Alianza Sindical Española de la Región Rhône-Loire os invita a asistir a la GRAN CONCENTRACION que tendrá lugar el dia 21 de julio en Givors, en la cual todo el Sindicalismo Libre español de la región se reunirá, con sus familiares y amigos, para pasar una jornada campestre en la margen izquierda del Rhône.

Esta concentración empezará a las 9 de la mañana en el sitio indicado donde se instalarán las familias.

Después de la comida, a las 3 de la tarde, tendrá lugar un acto de afirmación Sindical, en el que harán uso de la palabra los siguientes compañeros:

MIGUEL EGIDO, por la U.G.T.

J.-J. DOMENECH por la C.N.T.

Dada la importancia de esta Concentración que simboliza nuestra protesta permanente por el arrebato de las libertades españolas que cometió el fascismo internacional el 18 de Julio de 1936, el Comité Departamental de Alianza Sindical Española del Rhône, espera una nutrida asistencia a este acto familiar y sindical, para rendir homenaje a todos los mártires de la tirania.

DOMINGO 21 JULIO 1963

A LAS 15 HORAS

PALAIS DES SPORTS
Place Dupuy — TOULOUSE

Celebrará un Super Gala de Variétés. Con la participación de numerosas Vedettes de la canción y del baile

El Festival será animado por el inagotable humorista:

JUAN MONTIEL

que presentará a CARLOS MENDIA

Renombrado tenor del Teatro Châtelet, de París

CONSUELO IBAÑEZ

Primer premio de canto de la Escuela de Vedettes de París y Soprano de los Teatros de Mulhouse y Marseille

LOS TRES DE GRANADA

con sus típicas canciones Hispano-Americanas

PEPITA ARCAS

Es conocidísima en la esfera artística internacional y sobre todo en Francia, en la que su voz es familiar en variedades de la Radiotelevisión y en discos de la casa «Tipic»

JOSE RIOS

Nació en un pueblo de España, pero mejicano de vocación artística, cultiva la canción azteca con tal acierto colorista y temperamental que bien pudiera pasar por nacido en los llanos de Jalisco.

DIANA JOSEPT

Bailes populares

LES BRETELLES ROUGES

«NUEVA OLA»

La nueva ola musical; esta vez la de un «début». Tres Jovenes que, con voz, estilo y simpatia, os cantarán melodias y ritmos 1963

Al piano: Madame TORREGROSA

Quedan invitados cordialmente los amigos de S.I.A., compañeros y antifascistas en general a este tradicional super Gala de Variétés.

Para los lectores de "ESPOIR"

Tenemos ya en nuestro poder muchas y excelentes colaboraciones, con las que esperamos poder hacer un número extraordinario dedicado al 19 de Julio que en nada desmerecerá de los publicados en años anteriores.

Aparecerá con la fecha del dia 21, pero se pondrá a la venta y se distribuirá, a partir del dia 17 de julio.

Que nuestros corresponsales se apresuren a formular sus pedidos, a fin de que podamos regularizar el tiraje.

GRAN FESTIVAL EN TOULOUSE

GRUPO ARTISTICO «TERRA LLIURE»

Para el sábado, día 6 de julio, a las 9 de la noche, y el domingo 7, a las cuatro de la tarde, como cierre de temporada, este Grupo celebrará en su local social, 48, rue de la République, dos grandes representaciones artísticas, a beneficio de S.I.A., estrenando la obra lírica de los hermanos Quintero, con música del maestro Serrano, titulada «LA MALA SOMBRA».

Finalizará el espectáculo con un escogido programa de variedades, en el que tomarán parte algunos de nuestros solistas, tales como:

Tina Prat, cantante franco-española y directora de ballet;
Mateo Puch, tenor;
Aida Vallejo, soprano;
Mari Rosa, canciones modernas.

También el conjunto del Grupo folklórico nos deleitará con sus bailes regionales.

La excelente bailarina de clásico y regional, Mlle Christian, de Narbonne, quien se nos ha ofrecido desinteresadamente, embellecerá el espectáculo.

Director artístico: M. Amor.
Pianista. Madame Ramis.
Apuntador: M. Serra.

Correspondencia administrativa

Rives J., Grenoble (Isère): Conformes, pagas hasta fin enero 64. — Gómez A., Fréjus (Var): Recibidos 30,00 F., abonas hasta 31-3-63. — Ferrer F., Orléans (Loiret): Recibidos 32 F., pagas segundo semestre 62 y primero 1963 de «Espoir» y »Cénit». — Quero M., Mazamet (Tarn): De acuerdo, pagas año 1963.

Torres, de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne): Recibido giro. Abonas hasta primer semestre 64 y el compañero Lombarte hasta 31-12-63. — Pérez J., Escaro (P.-O.: Conformes, pagas año 1963. — Falgas S., de Eyragues (B.-du-Rh.): Distribuímos tu giro como indicas. De acuerdo. — Planas F., Ladignac (Corrèze): Tu giro se recibió, pagando hasta el 31-12-63.

Los compañeros Cruz, Torrentalla, Campoy, Barbosa, Vera, Sanjuan, Torres, Cazorla y Navarro, de la F. L. de Fumel, han liquidado el año 1963. — García J., y Chiva M., de Aurillac (Cantal), pagan año 1963. — Aparicio R., Alès (Gard), Recibido giro de 33,60 francs: liquidación «Espoir», falta pago «Cénit» número 148, como anuncias en el talón de giro. Verifica.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

FRANCIA:	
Año	*20,00 F*
Semestre	*10,40 F*
EXTRANJERO:	
Año	*25,00 F*
Semestre	*12,50 F*
AVION.	
América del Norte:	
Año	*44,00 F*
Semestre	*22,00 F*
América Central:	
Año	*49,00 F*
Semestre	*24,50 F*
América del Sur:	
Año	*54,00 F*
Semestre	*27,00 F*

PARADERO

Se desea tener noticias, si alguien puede facilitar, del compañero Sebastian Galan Ginés; la última vez que se supo de él fué desde Tours. Pueden dirigirse, a Francisco Galán, rue Esperanza Orellana, 29 Bajo 5, Tanger (Maroc).

A QUAND LA GRATUITE DES PRODUITS ?

Que voilà une question saugrenue, peuvent penser beaucoup de lecteurs, surtout tenant compte que nous vivons dans une société où il est courant pour un grand nombre de produits de réaliser le plus de bénéfices possibles et augmenter les profits. Ce n'est certainement pas de cette façon que la gratuité pourra s'implanter et se développer. Pourtant ! Car je dois apercevoir plusieurs « pourtant ».

Par produits, on peut entendre non seulement les produits matériels, mais aussi les produits mentaux (si je peux m'exprimer ainsi).

Au sujet de ces derniers produits, la gratuité existe pour certains. Je n'annoncerai rien de neuf en disant que dans le siècle passé des hommes à esprit ouvert et faisant même partie de l'équipe gouvernementale, ont conçu et fait adopter la gratuité de l'instruction. Déjà, lors de la Grande Révolution de 1789, cette idée planait dans certains cerveaux, mais n'avait pas été mise en pratique. « L'instruction est le pain de l'esprit », dit-on. Il est à constater que depuis au moins un siècle, l'analphabétisme est en grande partie vaincu dans beaucoup de pays; cela grâce à la gratuité de l'enseignement. Les peuples, même dans leurs parties populaires, en ont tant soit peu profité et désirent s'instruire de plus en plus; que les gouvernements actuels, tout au moins en France, sinon ailleurs, ne soient pas des plus progressistes, cela est à constater et est déplorable.

Cette gratuité de l'enseignement ne peut manquer de se développer malgré beaucoup de tergiversations et de réticences concernant la réalisation, telles que manque de locaux et d'enseignants, vu le grand nombre d'enfants qu'il faut satisfaire. Devant les besoins qui vont en augmentant, la gratuité doit s'affirmer; c'est ainsi que nous le fait savoir une nouvelle de presse concernant une réponse du ministre de l'instruction publique :

« *Interrogé sur la gratuité du ramassage scolaire et des fournitures scolaires, le ministre a indiqué qu'aucune disposition nouvelle n'est encore définitivement adoptée.* **On s'oriente de plus en plus,** *a-t-il affirmé,* **vers la solution de la gratuité.**

Dans une certaine mesure, les étudiants aussi reçoivent des avantages confinant à la gratuité.

Puisque « le pain de l'esprit » est accordé avec un commencement de gratuité, il est certain que dans un temps même pas trop lointain « le pain matériel, le pain du corps » soit aussi distribué gratuitement. Par suite des progrès techniques, la production va vers l'abondance, tout au moins dans certains pays — il est à souhaiter que la démographie puisse se stabiliser et ne dépasse pas l'abondance des produits —; cela étant, des produits abondants devront être répartis même gratuitement.

Certes, les profiteurs, avec l'aide des gouvernants, pratiquent le malthusianisme de la production et plutôt qu'employer les producteurs utilement, ils leur font accomplir des efforts pour des produits non seulement inutiles, mais nuisibles. Cela dénote la malfaisance de certains, comme celle du premier ministre français qui, dans un de ses discours, s'exprime comme suit : **« Même si la France renonçait à la force de dissuasion, elle ne pourrait renoncer à l'énergie nucléaire sans condamner la France, sans condamner des milliers d'ouvriers au chômage. Il faudrait alors autant d'expérience, autant d'avions, autant de fusées, il n'y aurait pas d'économies. »** Comme quoi les paroles de ce gouvernant dénotent sa malfaisance car il n'est pas difficile d'admettre, au point de vue humain, que si la fabrication des engins de mort que sont les armements cessait, de substantielles économies se réaliseraient et la production utile se développant normalement, la distribution gratuite ne pourrait que s'ensuivre.

D'ailleurs, une certaine gratuité est mondialement mise en pratique; on nous fait savoir que des pays assez bien développés ont offert leur aide gratuite aux pays sous-développés. Que des tractations plus ou moins propres se réalisent, cela est une autre histoire, mais il faut reconnaître que le principe de l'aide gratuite est admis et qu'elle est appliquée, peut-être de diverses façons, dans plusieurs pays, dont la France.

Je m'explique. Les économiquement faibles français, ainsi que certainement ceux d'autres pays, ne pourraient nullement subsister s'ils ne devaient utiliser que les allocations officielles qu'on leur accorde et qui sont si minimes; pour les aider à vivoter, des œuvres philanthropiques se sont formées et secourent tant soit peu les économiquement faibles.

Nous pouvons constater qu'il en est de même pour des malades, des invalides et handicapés de toutes sortes qui sont admis dans les hôpitaux et les hospices; ils sont en tous points incapables de payer les frais de traitement et hébergement, plutôt élevés. Il faut malgré tout qu'ils reçoivent les soins que nécessite leur état; humainement, il ne peut en être autrement, ce qui nous fait augurer que dans un temps pas trop éloigné, la gratuité des soins médicaux et chirurgicaux sera assurée.

D'ailleurs, si en France et dans d'autres pays cette gratuité n'est pas généralement admise, sans que je sois bien documenté sur la vie anglaise, j'ai appris qu'en Grande-Bretagne la gratuité des soins médicaux et chirurgicaux était accordée à l'ensemble de la population, sans tenir compte des différentes catégories.

En différents domaines, la gratuité a été envisagée, non pas seulement par des transformateurs sociaux, partisans de l'égalité économique, mais aussi par des économistes bourgeois conservant leur mentalité capitaliste.

Voici une histoire vraie que j'ai connue, datant de quarante ou cinquante ans :

Des ingénieurs du Métropolitain de Paris avaient, à la suite de calculs, découvert que l'exploitation du métro serait plus économique si les usagers l'utilisaient gratuitement. Ces ingénieurs estimaient que les traitements payés au très grand nombre d'employés qui exerçaient dans toutes les stations, concernant la distribution des billets, le contrôle et autres travaux à l'avenant contribuaient à grossir un budget énorme; ce budget dépassait de beaucoup le total des sommes encaissées fournies par les usagers.

Cela fut un beau tollé de la part des innombrables employés du métro. Ces braves employés n'ont pas voulu admettre qu'ils accomplissaient un travail inutile; ils estimaient que leur gagne-pain leur était enlevé et qu'allaient-ils devenir ? Il est vrai qu'ils auraient pu être occupés différemment et plus utilement. Mais cela n'est nullement envisagé par les travailleurs, sauf quelques rares exceptions, et voilà pourquoi, par trop souvent, au lieu d'aller vers le progrès, ils tiennent à conserver des traditions qui ne sont guère intéressantes. L'histoire passée et actuelle nous révèle de telles anomalies. Il est déplorable de constater que des ouvriers se sont opposés et encore s'opposent à la mise en pratique de progrès et découvertes utiles; par contre, des découvertes malfaisantes qui leur procurent des emplois pas trop mal rétribués sont bien accueillies.

Nous savons qu'au siècle dernier les tisserands se sont opposés énergiquement à l'utilisation des métiers à tisser et la grande colère des canuts de Lyon n'est pas oubliée; ce qui, heureusement, n'a pas empêché la mise en pratique de ces métiers. Actuellement, dans certains domaines, l'automation va s'accentuant, faisant grincer les dents de pas mal d'ouvriers qui perdent leurs emplois et qui ne savent revendiquer l'assurance de leurs droits à la vie.

Tous les progrès utiles ne peuvent que contribuer à la mise en pratique de la gratuité.

Beaucoup d'autres exemples peuvent être envisagés. De même que les chemins et les routes sont mis librement à la disposition des usagers, pourquoi n'admettrait-on pas, dans X... temps, que les moyens de transport, tout au moins en commun, s'utiliseront gratuitement ? Le péage des routes et des ponts, qui était utilisé en assez grande quantité dans les temps passés, est disparu, malgré quelques exceptions maintenues et d'autres qui voudraient s'implanter; ce qui confirme la règle.

Je suis persuadé que ce que je viens d'exposer peut être réalisable dans la société capitaliste; mais si une transformation sociale s'accomplissait, apportant un bien-être général, même si des moyens de transaction subsistaient, la plupart des produits nécessaires, et peut-être tous, ainsi que les services, pourraient être accordés gratuitement.

Edouard BRUNET.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR AIT CNT
HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C.N.T.

Les Livres

Les bonnes causes

par Jean LABORDE (1)

Voici qui n'est pas un roman policier : il y a bien un meurtre, mais on apprend, de science sûre, qui en est l'auteur, en temps voulu, et le sujet n'est pas la découverte de la vérité, mais la démarche qui vise à la découvrir.

C'est donc plutôt un roman judiciaire, comme le laisse d'ailleurs entendre le titre même de l'ouvrage.

Nul mieux que Jean Laborde, juriste de formation, chroniqueur judiciaire depuis des années, ne pouvait nous initier au jeu parfois cruel, souvent décevant de la justice humaine. Il le fait avec une précision qui apprend beaucoup aux profanes que nous sommes, une intelligence qui était indispensable à un tel propos, et un talent qui lui permet de nous apporter un ouvrage d'une qualité vraiment grande.

Un homme vient de mourir : sa femme Christine et son infirmière Geneviève se battent pour l'ampoule qui contenait le produit qui vient de lui être injecté.

On découvre que la piqûre était mortelle et qu'elle n'était pas conforme au traitement. Tour naturellement vient l'idée d'inculper l'infirmière. Celle-ci se voit donc soumise à une enquête par un magistrat instructeur d'une trempe assez peu courante, qui d'ailleurs ne parvient pas à se persuader qu'elle est la vrai coupable. Malheureusement, l'infirmière est défendue par un jeune avocat plein de bonne volonté et de conviction, mais qui manque d'expérience.

C'est d'autant plus tragique qu'il se trouve en présence du plus brillant avocat du barreau de Paris, qui défend les intérêts de la veuve dont il est aussi l'amant.

Bien que, très rapidement, il apprenne de sa cliente que c'est elle qui a provoqué la mort de son mari, le grand avocat met tout en œuvre pour faire condamner l'infirmière. Il subsiste toutefois un véritable « suspense » dans ce roman car, connaissant la solution du problème qui se pose au magistrat instructeur, alors même que ce dernier aperçoit de plus en plus nettement la vérité, on ne cesse de se demander comment il parviendra à la faire éclater... et même s'il y parviendra.

Répétons-le, ce roman est d'une habileté aussi grande que celle du grand avocat qu'il met en valeur. Le récit, pourtant long, est absolument passionnant; sans le moindre effort apparent, il tient en haleine un lecteur d'autant plus intéressé qu'il connaît lui-même tous les ressorts de l'histoire.

Mais en filigrane de cette aventure sinon réelle, du moins possible, l'auteur, qui a eu le loisir de bien observer le fonctionnement de la justice, fait lui-même le procès de cette institution tellement imparfaite qu'elle est redoutable pour quiconque.

(1) Ed. Plon.

Le bon vieux et la belle enfant

par Italo SVEVO (1)

Sous le titre de l'un des récits se trouvent rassemblées dans ce volume trois nouvelles écrites en 1926 — deux ans seulement avant sa mort — par Italo Svevo, cet écrivain italien qui, pour une durée très brève de son existence, a été considéré comme l'un des grands auteurs de la littérature mondiale : le « Proust triestin ».

« LE BON VIEUX ET LA BELLE ENFANT », le plus important de ces trois récits, narre l'aventure d'un vieux monsieur qui, en pleine guerre — c'est de celle de 1914-1918 qu'il s'agit — séduit une jeune fille de condition très modeste, tombe malade et meurt, peut-être de s'être trop ému de la beauté de cette enfant que n'encombre pas une bien grande vertu.

(Suite en page 3.)

Documents

LE FRANQUISME

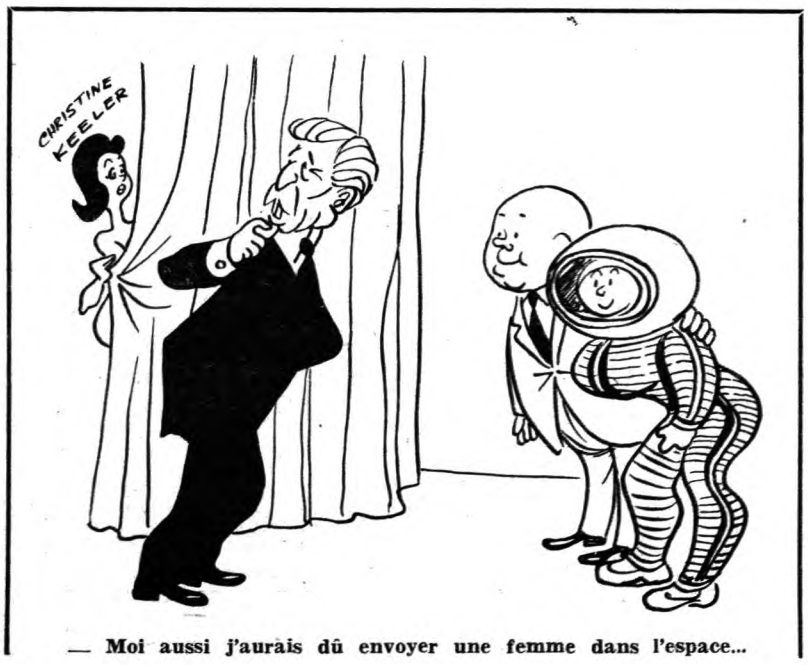
ses origines, ses caractéristiques et sa véritable vocation

Le 28 décembre 1942, Ribbentrop, ministre des affaires étrangères de l'Allemagne nazie, adressait à Heberlein, chargé d'affaires à l'ambassade d'Allemagne à Madrid, le télégramme que voici :

« En réponse au télégramme 6846 du 24 décembre;

» A titre de documentation personnelle, strictement confidentielle, je vous informe que la question de la fourniture des armes à l'Espagne a joué un grand rôle dans l'entretien qui a eu lieu entre le Führer et le général Muñoz Grandes — entretien qui s'est déroule le 13 décembre, au quartier général du Führer, avant le retour du général en Espagne — Le Führer a déclaré au général que nous serions disposés à envoyer des armes non seulement en quantités suffisantes, mais aussi de meilleure qualité, si nous étions assurés que l'Espagne intervienne, les armes à la main, contre toute tentative d'occupation ou d'agression de la part de nos adversaires, ceci quelque soit l'objectif de l'agression : Tanger, Maroc espagnol ou continent. L'assurance que l'Espagne serait tout aussi décidée à entrer en lutte en cas d'un débarquement anglo-saxon au Portugal n'est pas moins importante pour nous. En l'absence d'une telle assurance, nous regretterions chaque pièce d'artillerie fournie, puisque, non seulement ces armes, précieuses pour nous, resteraient inutiles, mais encore risqueraient de tomber intactes entre les mains des Américains.

» Le Führer a prié le général Muñoz Grandes d'examiner cette question en Espagne et de lui faire part, en toute sincérité, de ses conclusions. Le général Muñoz Grandes a accepté cette mission, et nous a informés que, aussitt après son arrivée en Espagne il avait mis Franco au courant de ces considérations.



— Moi aussi j'aurais dû envoyer une femme dans l'espace...

» Comme vous pouvez le constater, à la suite de cet exposé, le Führer a lié la fourniture d'armes à l'Espagne à des conditions politiques bien déterminées.

» J'ai demandé au général, au moment où il prenait congé, de me tenir au courant par l'entremise du Sonderführer Hoffmann. Dans ces conditions, je vous demanderais de vous abstenir d'exercer une pression quelconque sur le gouvernement espagnol, accélérer sa décision.

» Je vous demanderais, également, de ne laisser en rien paraître que vous êtes au courant du contenu de l'entretien avec Muñoz Grandes. Le gouvernement espagnol comprendra lui-même toute l'importance de la question, sans avoir l'impression que nous cherchons à faire pression sur lui. »

Comme on peut le voir, en décembre 1942, déjà, les marchandages et louvoiements franquistes s'esquissaient Le débarquement allié avait déjà eu lieu en Afrique du Nord et ce fait incitait le Caudillo à monter sur la dunette. Il y est encore, prêt à l'abandonner pour se soumettre — suivant son penchant fasciste et totalitaire — à n'importe quelle entreprise présentant ce caractère. On

(Suite en page 3.)